

Université de Montréal

Le paratexte et la traduction du Popol Vuh de l'abbé Brasseur de Bourbourg

par

Marc Pomerleau

Département de linguistique et de traduction
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en traduction
option Recherche

Décembre 2010

© Marc Pomerleau, 2010

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Le paratexte et la traduction du Popol Vuh de l'abbé Brasseur de Bourbourg

Présenté par :
Marc Pomerleau

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Alvaro Echeverri, président-rapporteur
Georges L. Bastin, directeur de recherche
Catherine Poupeney-Hart, membre du jury

Résumé

Le Popol Vuh, récit historique du peuple maya quiché, a été traduit des dizaines de fois. Jusqu'au milieu du 20^e siècle, bon nombre de ces traductions se fondaient sur la version réalisée en 1861 par Brasseur de Bourbourg, un missionnaire français. Pour souligner le travail du traducteur, nous avons étudié sa traduction non pas d'un point de vue comparatif des deux textes, mais du point de vue du paratexte, c'est-à-dire ce qui entoure le texte (page de titre, préface, notes, illustrations, etc.). Pour ce faire, nous avons dressé le cadre théorique du paratexte à l'appui des écrits de Genette et de Lane, puis nous l'avons appliqué à celui de la traduction du Popol Vuh de Brasseur de Bourbourg. D'une taille colossale, ce paratexte nous renseigne sur ce qui a motivé le travail du traducteur et sur ce qu'il a fait. L'étude de son avant-propos nous indique clairement que son but est de faire connaître la culture des Amériques sous un jour nouveau, et le Popol Vuh est pour lui l'exemple parfait d'une richesse littéraire, historique et culturelle jusque-là largement ignorée. Cette partie du paratexte de Brasseur de Bourbourg nous prépare à la lecture, alors que les nombreuses notes de bas de page nous guident pendant celle-ci. Force est toutefois d'admettre que le paratexte de cet ouvrage est si imposant qu'il porte ombrage à la traduction. Bref, l'étude du paratexte nous amène à aborder la traduction de Brasseur de Bourbourg d'un œil critique, en fonction de ce que nous dit le paratexte. La lecture du paratexte et la connaissance de ses tenants et aboutissants devraient donc faire d'un simple lecteur un véritable lecteur averti, qu'il s'agisse d'une traduction ou de tout autre texte.

Mots-clés : Popol Vuh, Maya, Quiché, Guatemala, traduction, paratexte, Brasseur de Bourbourg.

Abstract

The Popol Vuh is a historical tale of the Maya Quiché people which has been translated many times. Until the mid 20th century, many of those translations were based on Brasseur de Bourbourg's version published in 1861. In order to situate the translator's work, we approached his translation from the perspective of paratext, i.e. what accompanies the text (title page, preface, footnotes, illustrations, etc.), rather than comparing the source text to the translation. In order to do so, we have established the paratext's theoretical framework, based on the works published by Genette and Lane, and we have applied it to Brasseur de Bourbourg's translation of the Popol Vuh. Brasseur de Bourbourg's paratext is colossal; it allows us to understand what motivated his work and what he has done. The study of the translator's preface clearly demonstrates that his goal was to present the culture of the Americas from a different standpoint, and the Popol Vuh is, for him, the perfect example of a rich literary, historical and cultural heritage that has long been overlooked. The preface to the translation prepares the reader to read the text, whereas the many footnotes guide him when he's reading the translation. Nevertheless, the amount of paratext is so imposing that it overshadows the actual translation. In short, paratext analysis allows us to look critically and advisedly at Brasseur de Bourbourg's translation, with a good knowledge of what paratext actually tells us. Therefore, reading the paratext and being aware of its meaning should transform a simple reader into a well-informed and critical reader, whether it is a translation or any other kind of document.

Keywords: Popol Vuh, Maya, Quiché, Guatemala, translation, paratext, Brasseur de Bourbourg.

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Liste des tableaux.....	iv
Liste des figures.....	v
Remerciements.....	vii
Introduction	1
Chapitre 1 – Le Popol Vuh.....	5
Chapitre 2– Notions théoriques sur le paratexte.....	13
2.1 Qu’est-ce que le paratexte?	13
2.2 À quoi le paratexte sert-il?	14
2.3 Pourquoi étudier le paratexte?	16
2.4 Le paratexte et la traduction.....	16
2.5 Pourquoi étudier le paratexte de Brasseur de Bourbourg?	18
2.6 Comment le paratexte se manifeste-t-il dans la traduction de Brasseur de Bourbourg?.....	19
Chapitre 3 – Le paratexte du Popol Vuh de Brasseur de Bourbourg	20
3.1 La couverture	20
3.2 La page de faux-titre	21
3.3 La page de titre	29
3.4 La préface	40
3.5 La table analytique.....	58
3.6 Les illustrations	59
3.7 Le paratexte dans la traduction.....	61
Conclusion	80
Bibliographie	85
Annexes.....	i

Liste des tableaux

Tableau I – Titres des versions les plus connues du Popol Vuh, en ordre
chronologique25

Liste des figures

Figure 1 – La page de faux-titre	28
Figure 2 – La page de titre	39

À Marie-Jeanne

Remerciements

La réalisation de cette recherche et la rédaction de ce mémoire n'auraient pas été possibles si je n'avais pas eu le privilège de croiser certaines personnes durant mon parcours universitaire. Je souhaite d'abord remercier ceux qui m'ont initié à la culture maya, notamment Tomás Pérez Suárez, professeur d'histoire préhispanique à la *Universidad Nacional Autónoma de México*, ainsi que Iran Irais Rivera González, archéologue et anthropologue à la *Escuela Nacional de Antropología e Historia* à Mexico, qui m'a offert et par le fait même permis de découvrir le Popol Vuh il y a plusieurs années. Je remercie également mes professeurs d'ici en histoire de la traduction et en traductologie, qui m'ont amené à réfléchir sur la traduction et à y voir autre chose qu'un simple processus de transfert linguistique. Je remercie tout particulièrement Laurent Lamy, philosophe devenu traductologue, enseignant, mentor et ami, pour m'avoir transmis sa façon de voir la traduction à travers la philosophie. Par ailleurs, la réalisation de ce mémoire n'aurait pas été si enrichissante n'eussent été les idées et les conseils judicieux de mon directeur de recherche, monsieur Georges L. Bastin. Son enthousiasme et son optimisme ont été source de motivation et m'ont permis de progresser en toute confiance. Encore une fois, merci.

Introduction

La perception d'un texte évolue avec le temps. La lecture d'un texte écrit il y a plusieurs siècles n'est pas la même que celle faite à l'époque de sa publication. Lorsqu'il est question de textes traduits, il faut prendre en considération que la traduction même du document a pu subir de nombreuses modifications, soit par le biais de nouvelles versions basées sur la toute première traduction ou sur une ou des versions ultérieures, soit par une toute nouvelle traduction qui prend sa source dans le document original. Les différentes traductions d'un texte peuvent varier considérablement, surtout lorsqu'elles sont réalisées à différentes époques. Prenons par exemple l'un des documents les plus traduits de l'histoire, la Bible, qui a été traduite à maintes reprises depuis sa parution. Ses différentes parties ayant d'abord été écrites en araméen, en hébreu et en grec, la première version complète en grec, puis la Vulgate latine de Saint-Jérôme, ont servi aux nombreuses versions qui nous sont parvenues depuis. La Bible est aujourd'hui disponible en 2 508 langues et, dans le cas du français, on dénombre, depuis 1950 seulement, une douzaine de traductions différentes (Alliance biblique française, 2008). Ces différentes versions ont assurément chacune leur impact sur le lectorat. Il suffit de penser à la traduction allemande faite par Martin Luther, qui a été à l'origine de scissions au sein de l'Église.

Il va sans dire que le point de vue du traducteur, influencé par son histoire personnelle et le milieu qui l'entoure, devient alors un élément central dans le processus de traduction. Nous parlons ici de l'habitus du traducteur, c'est-à-dire ce qui fait qu'il traduit d'une certaine façon plutôt que d'une autre. Selon Bourdieu, l'individu incorpore, par sa socialisation, un ensemble de manières de penser et d'agir dont il ne peut se départir. Chaque traducteur a donc son propre habitus qui influence non seulement sa façon de traduire, mais aussi sa perception de

l'ouvrage original. Ces éléments jouent un rôle de premier plan dans la lecture qui est ensuite faite de la traduction. En effet, ce lectorat, qui habituellement ne maîtrise pas la langue source, n'a d'autre choix que d'accepter la traduction qu'il a devant lui. Pour cette raison, il considère bien souvent la traduction comme étant égale à l'original. Il n'a généralement pas conscience de tout ce qui est entré en jeu dans le processus de traduction. Le traducteur est donc en position d'autorité face à des lecteurs qui n'ont d'autre option que de lui accorder toute leur confiance, voire carte blanche, et d'accepter les choix qu'il a faits au cours du processus de traduction.

Bien souvent, lorsqu'il est question d'étudier un texte ancien et sa ou ses traductions, les chercheurs se penchent uniquement sur le texte en soi. Toutefois, les textes sont bien peu souvent présentés seuls, sans le support d'un ensemble de productions que nous appelons le paratexte. L'un des principaux théoriciens à s'être penché sur ce sujet, Gérard Genette (1987, 7) précise :

« Mais ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent [...] »

Nous sommes donc en droit de nous poser des questions sur le rôle joué par la traduction dans notre compréhension et notre analyse de l'histoire et sur l'influence du paratexte des traductions sur cette compréhension et analyse. Bien que l'histoire de la traduction soit une discipline encore relativement peu reconnue et peu étudiée, l'avènement de la traductologie comme domaine à part entière et l'intérêt grandissant des universitaires pour la traduction nous amènent tranquillement à en réaliser l'importance. Toutefois, l'histoire de la traduction se concentre généralement sur les textes traduits et sur les différentes versions

réalisées à travers le temps, depuis la parution de l'original jusqu'aux toutes dernières traductions parues. Peu nombreuses sont les études qui se concentrent sur ce qui entoure le texte, sur ce qui influence et oriente la lecture faite par ceux et celles qui n'ont pas accès à l'original, faute de connaître la langue dans laquelle il a été rédigé. Par le paratexte, le traducteur a l'occasion de préparer le lecteur en vue de sa lecture du document traduit. Il peut sciemment ou non influencer la lecture qui en sera faite en faisant appel à divers outils ou artifices qu'il inclura dans l'ouvrage ou en périphérie de ce dernier, le paratexte.

L'objet de la présente recherche est de relever, par l'analyse du paratexte entourant la traduction du Popol Vuh de l'abbé Charles Étienne Brasseur de Bourbourg en 1861, les éléments qui nous permettent de situer ce texte dans son contexte historique et de constater de quelle façon le paratexte nous renseigne à cet égard, nous prépare en vue de la lecture et nous guide pendant la lecture. Pour ce faire, nous retracerons la genèse de ce texte, depuis la période précédant la conquête et la colonisation de la région qui l'a vu naître au XVI^e siècle, le Quiché au Guatemala, jusqu'à sa redécouverte par Karl von Scherzer en 1854, qui l'a ainsi fait connaître à Brasseur de Bourbourg, en passant par la toute première traduction de ce texte en langue européenne, soit celle du dominicain espagnol Francisco Ximénez, qui l'avait découvert une première fois chez les Quichés en 1701. Par la suite, nous définirons le paratexte, en nous fondant sur Genette, mais également sur Lane, Lépinette et Gürçağlar. Ce cadre théorique servira ensuite à caractériser, puis à analyser le paratexte présent chez Brasseur de Bourbourg. Comme le précise Watts (2000, 42), le paratexte nous offre « a lens for viewing the complex ideological struggles within which the text is situated, as well as the ideological appropriations to which it was subject. » Nous ferons usage de cette « lentille » pour analyser la traduction de Brasseur de Bourbourg, à la lumière des principales notions présentées par les théoriciens du paratexte. Ces notions seront adaptées au domaine de la traductologie, puisque les théoriciens n'ont accordé

que très peu d'espace à la traduction, pour se concentrer avant tout sur les textes originaux. Nous nous permettrons donc d'étendre à la traduction de nombreuses notions mises de l'avant par ces auteurs afin de rendre justice aux textes traduits. Par ailleurs, et pour les besoins de la présente recherche, nous avons utilisé une photocopie (disponible en ligne) de l'exemplaire de *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine* conservé à la bibliothèque publique de New York. Nous avons également consulté l'exemplaire appartenant à la bibliothèque de l'Université McGill.

Chapitre 1 – Le Popol Vuh

La civilisation maya a été l'une des plus importantes civilisations précolombiennes en Amérique. On la met généralement sur un pied d'égalité avec les civilisations aztèques et incas quant à son importance historique et culturelle dans le Nouveau Monde. Apparue 3 000 ans avant Jésus-Christ, elle est disparue au moment de la conquête espagnole au XVI^e siècle. On ne croit pas que la fin de la civilisation maya soit directement attribuable à la conquête espagnole, puisqu'à l'arrivée des conquistadors et des missionnaires, elle était déjà en décadence depuis plusieurs siècles.

Cependant, l'arrivée des Espagnols dans la région a notamment eu pour conséquence la destruction de la plupart des traces écrites laissées par les Mayas. En effet, dès leur arrivée, les conquistadors et les missionnaires chrétiens ont tout fait pour éradiquer les traces écrites de la culture maya, qui, selon eux, faisait la promotion d'hérésies. En plus de détruire les documents précolombiens, ils ont évincé les scribes, ce qui a fait totalement disparaître l'art hiéroglyphique chez les Mayas (Christenson, 2003, 5). Les frères franciscains Zumárraga et Diego de Landa ont été les principaux artisans de cette destruction massive au milieu du XVI^e siècle. À ce sujet, Landa a écrit : « Hallamosles grande número de libros destas sus letras, y porque no tenían cosas en que no uviesse superstición y falsedades del demonio se les quemamos todos [...] » (Nous rencontrâmes un grand nombre de livres rédigés dans ces caractères, et comme tous contenaient des superstitions et des mensonges du démon, nous les brûlâmes en entier.) (DesRuisseaux, 1987, 16). Les quelques documents connus ayant survécu à cette destruction massive sont aujourd'hui appelés codex. Il s'agit de manuscrits produits avant ou au moment de la conquête par des scribes mayas. Ils se

présentent sous forme de glyphes dessinés sur de longs rouleaux d'écorce, semblables au fameux papyrus égyptien (voir annexe 1). Ils mesurent environ 7 mètres par 20 centimètres et sont repliés en accordéon pour former une sorte de livre d'une épaisseur d'une dizaine de centimètres attaché par des cordes. Les codex sont, avec les inscriptions sur les monuments et les fresques, les principales sources d'information primaire qui nous restent sur la culture maya précolombienne; ils nous renseignent entre autres sur l'astrologie, les procédés divinatoires, les cérémonies et la chronologie. Nous ne disposons aujourd'hui que de trois codex mayas authentifiés, sauvés des autodafés des missionnaires. Ils sont nommés en fonction de l'endroit où ils sont aujourd'hui conservés : *Codex de Madrid*, *Codex de Dresde* et *Codex de Paris* (Tobin, 2001). En plus des quelques codex mayas qui ont survécu, nous possédons bon nombre de relations, ces chroniques écrites par les navigateurs, conquistadors, missionnaires et autres Européens. Parmi celles-ci, notons *L'Historia Verdadera de la Conquista de Nueva España* (Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne) de Bernal Díaz del Castillo, les *Cartas de relación de la conquista de México* (Lettres de relation de la conquête de Mexico) d'Hernán Cortés et la *Relación de las Cosas de Yucatán* (Relation des choses de Yucatan) du précité Diego de Landa.

Comme mentionné précédemment, les Espagnols ont grandement contribué à la disparition de l'écriture maya. Par ailleurs, dans un effort de christianisation, principalement pour la lecture de la Bible et des catéchismes, ils avaient enseigné l'écriture latine aux Mayas. En substituant ainsi les glyphes par l'écriture alphabétique, les Espagnols ont malgré eux donné l'occasion aux Mayas d'utiliser cette nouvelle écriture pour consigner leurs connaissances traditionnelles. Parmi les documents écrits de cette façon par les Mayas, notons les livres de Chilam Balam et le Popol Vuh, qui fait l'objet de la présente recherche.

Le Popol Vuh (parfois écrit Popol Wuj) ou « Livre du Conseil » est considéré comme l'un des textes les plus importants de la littérature indigène des Amériques. Il s'agit en somme d'un résumé de l'histoire mystique du peuple maya quiché depuis la création jusqu'à peu après la conquête et d'un recueil de cosmologie. Il a été écrit à l'aide de caractères latins en quiché, l'une des nombreuses langues de la famille maya, peu après la conquête espagnole.

Le Popol Vuh est tout particulièrement reconnu pour sa description mythologique de la création du monde, la « genèse » maya. Il relate également les péripéties des dieux jumeaux Hunahpú et Xbalanqué avant la création de l'être humain. Ces derniers triomphent contre les forces du mal et les dieux de la mort, permettant ainsi la création de l'homme. Le Popol Vuh fait ensuite la généalogie des dirigeants quichés, raconte leurs déplacements, conquêtes et établissements jusqu'à la conquête espagnole.

Le manuscrit original du Popol Vuh aurait été écrit à partir de la tradition orale à Santa Cruz del Quiché, dans la région des plateaux de l'ouest du Guatemala (voir annexe 2). On croit que le document a été rédigé vers 1550, soit peu de temps après l'arrivée des Européens dans la région (les Espagnols sont arrivés au Yucatan en 1511 et Pedro de Alvarado a soumis les Guatémaltèques en 1527). Le style poétique et soigné du texte nous permet de croire que l'auteur faisait partie de la noblesse quichée. Certains experts croient que l'auteur pourrait être Diego Reinoso, un *popol-vinac*, c'est-à-dire un scribe responsable des glyphes, mais, selon Van Akkeren (2003, 237), cela est impossible parce que Reinoso, dans un autre document, désapprouve certains éléments du Popol Vuh. Van Akkeren croit plutôt que l'auteur serait un membre de la faction de Nim Ch'okoj (des nobles), alors que d'autres sources prétendent que le Popol Vuh a été écrit par un certain Cristobal Velasco, un prêtre maya (DesRuisseaux,

1987, 21). Encore aujourd'hui, il n'y a pas de consensus à ce sujet au sein des spécialistes de la civilisation maya.

Quoi qu'il en soit, il est possible d'établir de nombreux liens entre le contenu du Popol Vuh et d'autres textes mythologiques précolombiens recueillis à la période coloniale. Encore aujourd'hui, la tradition orale indigène guatémaltèque perpétue ces histoires. Qui plus est, il est reconnu depuis peu que certains éléments du Popol Vuh se retrouvent dans des peintures sur céramique retrouvées sur les plateaux guatémaltèques. On a évalué que ces œuvres avaient été peintes 800 ans avant la rédaction du Popol Vuh en 1550. Par ailleurs, une récente découverte réalisée en mars 2009 par l'équipe de l'archéologue américain Richard Hansen est venue bouleverser la croyance populaire voulant que le Popol Vuh ait été grandement inspiré par la Bible, puisqu'une frise datant de 300 ans avant Jésus-Christ a été découverte à *El Mirador* (l'Observatoire, un site du Petén difficile d'accès quatre fois plus grand que celui de Tikal) dans le nord du Guatemala. Cette gravure sur pierre relate une partie du mythe des jumeaux Hunahpú et Xbalanqué, dont nous avons parlé auparavant. Selon Hanson, cette découverte démontre que la création divine relatée par les Mayas est bel et bien originale, et n'a pas été directement influencée par l'évangélisation des Mayas par les Dominicains, ce qui était la croyance généralisée jusqu'à ce jour, même chez les spécialistes (EFE, 2009).

Le document que nous considérons aujourd'hui comme étant l'original a d'abord été trouvé par un moine dominicain espagnol du nom de Francisco Ximénez. Arrivé au Guatemala en 1688 et prêtre de plusieurs paroisses quichées, le Popol Vuh lui est prêté en 1701 par des habitants de la paroisse de Santo Tomás Chuilá, aujourd'hui Chichicastenango, où se trouvait le document. On croit qu'il a eu accès à ce document parce qu'il avait gagné la confiance des habitants

et parce qu'il avait appris la langue quiché. L'existence du manuscrit avait été tenue secrète, ou du moins hors de vue des Espagnols, pendant un siècle et demi.

Dans la même veine, Ximénez a écrit que les Mayas conservaient de nombreux livres anciens, mais qu'ils les cachaient pour que les autorités espagnoles ne les détruisent pas (Christenson, 2003, 12). Une fois le Popol Vuh en sa possession, Ximénez le retranscrit et entame sa traduction en espagnol. Celle-ci terminée, il remet le document original à ses propriétaires. Il disparaît alors pour de bon, si bien qu'aujourd'hui la copie réalisée par Ximénez constitue le seul et unique document à la disposition des historiens et des traducteurs. Celle-ci est faite sur le mode du livre bilingue à deux colonnes de texte, soit, à gauche sa retranscription en quiché et à droite, sa traduction en espagnol (voir annexe 3). Elle est présentée sur 56 feuilles recto/verso et ne comporte aucun chapitre, aucune division ou paragraphe. Par ailleurs, le texte quiché est adapté aux règles orthographiques et phonétiques de l'espagnol. Ximénez réalise sa traduction entre 1701 et 1703 et lui donne le titre *Empiezan las historias del origen de los indios de esta provincia de Guatemala* (Histoire des origines des Indiens de cette province du Guatemala).

Bref, Ximénez sera le premier traducteur du Popol Vuh, et le seul à pouvoir nous fournir des renseignements sur le manuscrit original. Grâce à son travail, nous savons que le document original a été écrit en langue quiché et que l'auteur l'a rédigé parce qu'il voulait se rappeler et assurer la pérennité d'un certain Popol Vuh, un livre ou codex qui avait déjà existé (Museo Popol Vuh, 2010). Ainsi, le Popol Vuh écrit en 1550 et retranscrit puis traduit par Ximénez ne serait qu'une nouvelle version d'un document encore plus ancien. À cet égard, la frise découverte en 2009 par l'équipe de l'archéologue Richard Hansen nous prouve que ces histoires avaient été diffusées bien avant la conquête.

La traduction de Ximénez a été beaucoup critiquée, notamment en raison des nombreux éléments bibliques qu'il aurait insérés dans le texte. Évidemment, Ximénez était missionnaire et ne pouvait complètement passer outre l'idéologie coloniale et religieuse de sa mère patrie l'Espagne. À cet égard, il écrit lui-même :

« [...] se reduce esta me obra, a dar luz y noticia de los errores que tuvieron en su gentilidad, y que todavía conservan entre sí. »

(« Mon ouvrage se limite à mettre en lumière et souligner les erreurs que dans leur innocence ils professent et partagent depuis toujours. ») (DesRuisseaux, 1987, 24).

« [...] pero como quiera que éstas se hallen envueltas en mil mentiras y cuentos, no se le debe dar mas crédito que el que tiene el Padre de mentiras Satanás [...] »

(« [...] mais comme ils préfèrent que [leurs paroles] soient enveloppées d'innombrables mensonges et faussetés, on ne peut leur accorder plus de crédit que n'en a Satan [...] ») (DesRuisseaux, 1987, 25).

Quoi qu'il en soit, les traducteurs d'aujourd'hui n'ont d'autre choix que d'utiliser la copie quichée de Ximénez pour produire de nouvelles traductions. Elle est en quelque sorte devenue l'original étant donné que le document que Ximénez a utilisé est désormais introuvable. En fait, Ximénez est le seul à avoir eu accès au document original de 1550 et il sera l'unique traducteur de celui-ci. Les traducteurs qui ont suivi se sont obligatoirement basés sur les travaux de Ximénez.

Après le décès du père Ximénez vers 1720, le Popol Vuh sombre à nouveau dans l'oubli. Les documents personnels du père Ximénez sont d'abord conservés aux archives du couvent Santo Domingo Xenacoj, où il réside. En 1773, les archives du couvent sont transférées à Nueva Guatemala de la Asunción

(aujourd'hui la ville de Guatemala) après qu'un tremblement de terre ait détruit le couvent, pour finalement se retrouver, vers 1821, aux archives de l'Université San Carlos dans cette même ville. C'est finalement en 1854 que Karl von Scherzer, un Autrichien américanophile, met la main sur le manuscrit et en réalise une copie partielle qu'il publie à Vienne et à Londres sous le titre de *Las Historias del Origen de los Indios de esta provincia de Guatemala* (Les histoires de l'origine des Indiens de cette province du Guatemala).

Le document ayant désormais été présenté au public européen, une première traduction en français est réalisée en 1861 par l'abbé Charles Étienne Brasseur de Bourbourg, un missionnaire français séjournant au Guatemala et ayant appris le quiché. Il aura donc fallu attendre plus de 150 ans après les travaux de Ximénez pour qu'une nouvelle version du Popol Vuh soit disponible. Tout comme Ximénez, il réalise une version bilingue, cette fois quiché/français, et adapte l'écriture quiché pour la rendre plus facile dans sa langue maternelle, en occurrence le français. Il lui donnera le titre de *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*. Il sera le premier à lui donner le titre de *Popol Vuh*. Pendant longtemps, la traduction de Brasseur de Bourbourg servira de base aux nouvelles traductions en diverses langues, notamment en raison des nombreuses erreurs relevées dans le texte de Ximénez, qui, croit-on, maîtrisait moins bien le quiché que Brasseur de Bourbourg (Edmonson, 1971, ix). L'importance de la traduction de Brasseur de Bourbourg repose essentiellement sur le fait qu'elle a fait autorité pendant environ un siècle. De plus, elle contient une quantité considérable de paratexte : un avant-propos de 6 pages, une notice bibliographique de 9 pages, une dissertation de 268 pages et une table analytique de 19 pages. Sur un total de 654 pages pour l'ensemble de l'ouvrage, la traduction française compte à peine 173 pages, ce qui nous permet de constater l'importance du paratexte dans l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. Avant de passer à

l'analyse de tout ce paratexte, nous nous pencherons sur les diverses notions mises de l'avant à l'égard du paratexte, ce qui nous permettra de relever les différentes formes de paratexte s'appliquant à cet ouvrage de Brasseur de Bourbourg, soit *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*.

Par ailleurs, et pour conclure cette partie historique, notons qu'à la mort de Brasseur de Bourbourg en 1874, son manuscrit et celui de Ximénez (Brasseur de Bourbourg l'avait ramené du Guatemala) sont achetés par Alphonse Pinart, une connaissance de Brasseur de Bourbourg, linguiste et spécialiste du continent américain, qui les revend à Edward E. Ayer, lequel en fait don à la bibliothèque Newberry de Chicago. Il fait aujourd'hui partie de la collection Edward E. Ayer de cette même bibliothèque.

Chapitre 2– Notions théoriques sur le paratexte

2.1 Qu'est-ce que le paratexte?

En somme, le paratexte est constitué de tout ce qui entoure le texte. Dans son ouvrage phare sur le paratexte, *Seuils*, Gérard Genette (1987, 7) présente son propos de façon fort concise :

« L'œuvre littéraire consiste, exhaustivement ou essentiellement, en un texte, c'est-à-dire (définition très minimale) en une suite plus ou moins longue d'énoncés verbaux plus ou moins pourvus de signification. Mais ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le *présenter* [...]. Cet accompagnement, d'ampleur et d'allure variables, constitue ce que j'ai baptisé [...] le *paratexte* de l'œuvre. Le paratexte est donc ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public. »

Lane (1992, 9) ajoute : « Le paratexte désigne un ensemble de productions discursives qui accompagnent le texte ou le livre, comme la couverture, la jaquette, le prière d'insérer ou encore la publicité, le catalogue ou la presse d'édition. » Selon Genette, ces productions qui prolongent le texte peuvent se présenter de deux façons : elles peuvent se situer à l'intérieur ou autour du texte, comme la couverture, le titre, le nom d'auteur, la préface, les illustrations, les tableaux, les notes, etc. On parle alors plus précisément de péri-texte. Par ailleurs, lorsque les productions se trouvent autour de l'œuvre et à l'extérieur du livre, on parle plutôt d'épi-texte. Ce dernier peut être public (entretiens, publicités) ou privé (journal intime, correspondance). Bref, le paratexte est formé de la somme du péri-texte et

de l'épître. Le paratexte émane généralement de l'auteur ou de l'éditeur. Selon Lane (1992, 41-42) :

« [...] le paratexte de l'auteur se compose de deux ensembles de productions : le péri-texte auctorial (nom d'auteur, titres et intertitres, préfaces et avertissements, épigraphes, notes) et l'épître auctorial (épître privé regroupant correspondance, confidences, journaux intimes et épître public comprenant diverses médiations telles que colloques ou encore interviews) ».

Le paratexte de l'éditeur, quant à lui, est constitué de :

« toute zone du paratexte qui se trouve sous la responsabilité directe et principale (mais non exclusive) de l'éditeur, ou peut-être, plus abstraitement, de l'édition, c'est-à-dire du fait qu'un livre est édité, et éventuellement réédité, et proposé au public sous une ou plusieurs présentations plus ou moins diverses. » (Genette, 1987, 20).

2.2 À quoi le paratexte sert-il?

La présence du paratexte n'est pas anodine. Tout comme le texte, le paratexte remplit une fonction. Selon Genette (1987,16), « le paratexte, sous toutes ses formes, est un discours fondamentalement hétéronome, auxiliaire, voué au service d'autre chose ». Ce à quoi il est voué est « variable suivant qu'il s'agit d'éléments du péri-texte ou d'épître. Mais leur action est presque toujours de l'ordre de l'influence, voire de la manipulation, subie de manière consciente ou inconsciente. Leur vocation est d'agir sur le(s) lecteur(s) et de tenter de modifier leurs représentations ou systèmes de croyances dans une certaine direction. » (Lane, 1992, 17). En somme, le titre a ses fonctions, la préface a les siennes, tout comme les notes, les illustrations, etc., mais ils ont une « visée commune, qui

consiste à la fois à informer et convaincre, asserter et argumenter » (Lane, 1992,19) en vue d'obtenir « un meilleur accueil du texte et une lecture plus pertinente (aux yeux de l'auteur, du traducteur, de l'éditeur, etc.) » (Genette, 1987, 8). Gürçağlar (2002, 45), ajoute que « These elements have a strong bearing on how the text will be received, at least at the beginning, before the process of reading the actual text starts. »

Le paratexte vient donc guider le lecteur, autant avant que la lecture commence (titre, nom de l'auteur, maison d'édition) que pendant la lecture (notes, illustrations). Il vise à mettre le lecteur sur la bonne piste, soit celle dressée par l'auteur et l'éditeur. Évidemment, le lecteur a le choix de lire ou non certains des éléments paratextuels, comme la dédicace, la préface ou le glossaire, mais d'autres éléments sont difficilement évitables, comme le titre, le nom de l'auteur ou les illustrations. Qu'il le veuille ou non, le lecteur est inévitablement touché par le paratexte. Le degré d'influence exercé par le paratexte dépendra des éléments qu'il percevra. En ce sens, Lane (1992, 10) met en garde, par la formule « Attention au paratexte », les spécialistes, les lecteurs, les auteurs et les médiateurs du livre. D'une part, selon lui, les spécialistes, c'est-à-dire les historiens, critiques et les linguistes, sont scrupuleux sur le texte et n'accordent pas assez d'importance au paratexte. Les lecteurs, quant à eux, ne sont pas au fait que le paratexte les manipule et les influence alors que les auteurs doivent faire attention aux effets pervers du paratexte, par exemple d'une préface trop longue.

2.3 Pourquoi étudier le paratexte?

Selon Genette (1987, 18), l'étude du paratexte « constitue un préalable à toute mise en perspective historique. » Étudier un texte sans tenir compte du paratexte occulte certains des éléments qui ont joué un rôle dans la rédaction. Le paratexte nous permet de comprendre certains des choix faits par l'auteur, le traducteur ou l'éditeur, et de tenir compte de ces choix au cours de la lecture. Comme nous l'avons préalablement vu avec Watts (2000, 42), il s'agit en quelque sorte d'une « lentille » nous permettant d'en savoir davantage sur le texte. L'étude du paratexte nous donne l'occasion d'obtenir une manne d'information qui nous permettra de faire une lecture informée du texte et, dans le cas d'une étude portant sur ce texte, elle nous aidera à trouver des réponses à de nombreuses questions qui nous viennent en tête au moment d'analyser un texte. Pourquoi a-t-on choisi tel ou tel titre? Quelle est l'orientation de l'éditeur, de l'auteur ou du traducteur? Le texte original ou traduit a-t-il été manipulé de quelque façon que ce soit? Peut-on tout accepter tel quel ou y a-t-il matière à ajouter un bémol ou quelques astérisques?

2.4 Le paratexte et la traduction

Les théoriciens du paratexte n'ont accordé que très peu d'importance à la traduction. Cela n'est pas très étonnant, puisque la traduction est souvent considérée comme une excroissance de l'original, et non pas comme un texte indépendant. On préfère donc étudier un texte original, puisque la traduction n'en est qu'une *copie* dans une autre langue. Étrangement, toutefois, Genette (1987, 408) indique que même s'il a décidé de laisser la traduction de côté, sa pertinence

lui paraît « indéniable ». Quoi qu'il en soit, rien ne nous empêche d'étendre la théorie de Genette à la traduction, sans la compter pour un élément paratextuel en soi, mais plutôt comme un texte original. Selon Gürçağlar (2002, 47), « Genette's concept of paratext may become a major source of data in a translation history project because it offers valuable insights into the presentation and reception of translated texts themselves ». Il ajoute ensuite : « Paratexts deserve more attention in current research on translation history ».

Comme nous l'avons vu, le paratexte est constitué de tout ce qui entoure et prolonge le texte. Il peut émaner de l'auteur, de l'éditeur, des critiques, etc. Nous ajouterons ici qu'il peut également provenir du traducteur. Les éléments paratextuels entourant une traduction nous renseignent sur la traduction en soi, sur le contexte, les choix faits par le traducteur, etc. Suivant la même logique que les termes « paratexte auctorial » et « paratexte éditorial », nous parlerons, lorsqu'il s'agit d'éléments provenant du traducteur, de « paratexte traductorial ». Bien souvent, ce dernier permet au traducteur « de marquer de son commentaire le texte introduit dans le champ d'accueil. » (Bastin, sous presse). Le paratexte peut être considéré comme partie intégrante de tout projet de traduction. Le traducteur peut s'en servir pour décrire le processus de traduction et les techniques utilisées. Le lecteur, quant à lui, peut l'utiliser pour identifier et comprendre les choix du traducteur et les situer dans un contexte socioculturel donné. Le paratexte est également important pour l'historien et l'historien de la traduction. Selon Lépinette et Melero (2003,101), il permet de déterminer les caractéristiques de la traduction et d'expliquer son influence. Qui plus est, « The basic objective of many research projects in translation history is to explore the socio-cultural contexts in which translated texts are produced and received. » (Gürçağlar, 2002, 44).

2.5 Pourquoi étudier le paratexte de Brasseur de Bourbourg?

La traduction de l'abbé Charles Étienne Brasseur de Bourbourg nous intéresse en ce sens qu'elle a servi de matrice à la plupart des traductions du Popol Vuh qui nous sont parvenues jusqu'au milieu du 20^e siècle (DesRuisseaux, 1987, 28). À partir de ce moment, de nombreux traducteurs, comme Chávez (1979), Colop (1999) et Christenson (2003), ont plutôt décidé de retourner voir le document de Ximénez et d'accorder moins d'importance à la traduction de Brasseur de Bourbourg. Cela étant dit, l'orientation prise par Brasseur de Bourbourg au cours du processus de traduction devrait transparaître dans la plupart des versions de l'œuvre qui nous sont parvenues avant 1950, puisque les premiers traducteurs du Popol Vuh n'ont pas pris la peine de retourner à l'original, préférant prendre la version de Brasseur de Bourbourg comme de l'argent comptant. L'étude de ces versions du Popol Vuh passe donc par Brasseur de Bourbourg, d'où son importance. Par ailleurs, l'étude de la traduction de Brasseur de Bourbourg passe inévitablement par l'étude de son paratexte, aussi considérable soit-il, parce que ce dernier renferme une quantité énorme de renseignements qui nous aideront à comprendre les choix du traducteur et à déterminer le contexte dans lequel la traduction a eu lieu. Cette étude nous permettra de déterminer les éléments sous-jacents qui ont dirigé la traduction, ce qui nous offrira l'occasion d'évaluer le travail en tenant compte du contexte socioculturel de l'époque et de le repositionner dans l'histoire de la traduction. L'étude de ce texte en particulier nous permettra par ailleurs d'établir des liens avec d'autres documents historiques et, sans avoir à les étudier séparément, à les aborder avec un esprit critique avant même de les lire ou même sans jamais les lire, en sachant que derrière le texte se trouvent divers moteurs qui l'ont influencé d'une façon ou d'une autre.

2.6 Comment le paratexte se manifeste-t-il dans la traduction de Brasseur de Bourbourg?

En effectuant une lecture attentive de l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg dont il est ici question, nous avons pu relever les éléments de paratexte qui y sont présents. Nous en dresserons la liste et les aborderons à la lumière des propos de Genette et de ses successeurs. Nous analyserons d'abord la question de la couverture et de la reliure, puis les éléments présents en page de faux-titre, soit le titre abrégé et la collection, puis en page de titre, soit le titre long, le nom de l'auteur/traducteur, la maison d'édition et l'année de parution. Ensuite, nous aborderons les éléments de paratexte qui se trouvent à l'intérieur du livre, soit l'avant-propos, la notice bibliographique, la dissertation, la table analytique, les illustrations, les intertitres et les notes. Tous ces éléments de paratexte constituent en fait du péri-texte, puisqu'ils se trouvent à l'intérieur ou autour du texte. Ils sont évidemment publics et, pour la plupart relèvent de l'auteur/traducteur. Quelques éléments peuvent par ailleurs relever de l'auteur/traducteur ou de l'éditeur, par exemple la couverture.

Chapitre 3 – Le paratexte du Popol Vuh de Brasseur de Bourbourg

3.1 La couverture

Genette (1987, 28) nous explique que la couverture imprimée est assez récente (19^e siècle). Auparavant, elle était muette, le plus souvent de cuir, de bois ou de carton. Cela explique la pratique voulant que le titre se trouve, encore aujourd'hui, à l'intérieur de l'ouvrage, souvent dans une version plus longue, et plus complète, que ce que l'on retrouve en première de couverture. Celle-ci, en revanche, peut être exploitée de diverses façons, d'où son importance en tant que paratexte. Relevant généralement de l'éditeur, elle lui offre une vitrine pour présenter et vendre l'ouvrage en question. Aujourd'hui, l'aspect visuel de la couverture est on ne peut plus important : la couverture peut facilement attirer ou repousser le lecteur potentiel. Selon Lane (1992, 19), la couverture est un haut lieu stratégique de l'influence et de l'action exercées sur le lecteur, elle « assure une fonction importante de présentation et d'incitation à l'achat, car elle est (presque) automatiquement regardée par l'acheteur (ou l'emprunteur) qui manipule le livre ». Prenons par exemple un livre duquel une adaptation cinématographique serait réalisée. Il est fort à parier qu'une nouvelle édition du livre verra le jour, avec une couverture inspirée de l'affiche du film ou à tout le moins indiquant qu'un film a été adapté à partir de l'histoire en question. Évidemment, les cinéphiles, surtout ceux qui ont aimé le film tiré du livre, seront attirés par cette couverture. Elle constituerait donc un incitatif à l'achat.

La première de couverture peut comporter de nombreuses informations, mais celles qui ne manquent pratiquement jamais sont le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et le nom de la maison d'édition. Dans le cas qui nous intéresse, la

première de couverture est blanche : elle ne comporte aucune information. Cette façon de faire était courante à l'époque et on laissait au bibliothécaire ou au libraire le soin de relier l'œuvre et d'y inscrire ou non des informations. La reliure/couverture était donc variable, ce pour quoi l'effet paratextuel de la couverture du Popol Vuh de Brasseur de Bourbourg est difficilement analysable, car sa couverture n'est pas toujours la même et elle est postérieure à la publication¹. Il faudra donc ouvrir le livre pour obtenir quelque information que ce soit.

3.2 La page de faux-titre

Le faux-titre est un « titre abrégé imprimé d'ordinaire sur le feuillet qui précède immédiatement la page de titre du livre » (Paradis, 1993). La page de faux titre de l'ouvrage étudié comporte deux informations : le titre abrégé et la collection. Les autres informations de base, soit le nom de l'auteur/traducteur et de la maison d'édition figurent plutôt en page de titre, soit à la page de texte qui suit, à l'intérieur de l'ouvrage.

¹ Lors de notre visite à la bibliothèque de l'Université McGill à Montréal, où se trouve à notre connaissance le seul exemplaire québécois de cet ouvrage de Brasseur de Bourbourg, nous avons abordé la question de la couverture avec le personnel du *Service des livres rares et des collections spéciales*. Une analyse de la reliure nous a permis de constater que l'exemplaire en question avait été relié sur place, puisqu'on y trouvait la mention *McGill College Library* en dos de reliure.

a) Le titre abrégé

Le titre figurant en page de faux-titre est *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*. Ce titre est considéré comme le « vrai titre » de l'ouvrage et apparaît comme tel dans les notices bibliographiques (nous y reviendrons). Comme nous le verrons plus loin, Brasseur de Bourbourg a donné un autre titre, beaucoup plus long, à sa version du Popol Vuh. D'ailleurs, il sera le premier à lui donner le titre de *Popol Vuh*. Comme mentionné plus tôt, ce titre aurait été tiré d'un document plus ancien ayant alimenté la tradition à la base de cet ouvrage. Cette information a d'ailleurs été tirée de la transcription faite par Ximénez. Dans celle de Brasseur de Bourbourg, à la page 330 de l'ouvrage ici étudié, on peut lire « Xax qu'etaam-vi qo qutibal re, qo vuh, **Popol Vuh**² u bi cumal. » Ce passage est traduit en regard par « Ils savaient même où était ce qui leur manifestait toute chose, où était le livre, par eux appelé le *Livre national* ». Dans une note à la même page, Brasseur de Bourbourg explique : « *Popol Vuh*, le livre national, contenant les mystères dont il est ici question dans les deux premières parties de cet ouvrage [...] ».

Étrangement, dans son titre, Brasseur de Bourbourg a utilisé le titre quiché, soit *Popol Vuh*, mais n'a toutefois pas utilisé la traduction française de ce titre qu'il a lui-même faite dans ce passage, soit le *Livre national*. Il a plutôt opté pour le *Livre sacré*. Pourquoi? Nous trouvons une partie de la solution à la page VII :

« Le *Livre sacré* est divisé en quatre parties distinctes : les deux premières sont les plus intéressantes; car elles contiennent une transcription à peu près littérale du *Popol Vuh*, qui paraît avoir été l'original du *Teo-Amoxtli*, ou livre divin des Toltèques, si célèbre dans les traditions mexicaines. Les deux dernières, quoique contenant encore un grand nombre de traditions relatives à des époques fort anciennes, présentent plutôt dans leur ensemble un

² Les caractères gras sont les nôtres.

recueil d'annales historiques qui ont pour objet la nation Quiché, maîtresse, au temps de la conquête, de la plus grande partie de la république actuelle du Guatemala³. »

En note, il ajoute : « Le titre de *Livre sacré*, que je donne à cet ouvrage, n'est pas rigoureusement la traduction du *Popol Vuh*, que je traduis dans le texte par *Livre national*. ». Bref, si l'on suit cette logique, le *Popol Vuh* de Brasseur de Bourbourg contient 1) le *Popol Vuh* (Livre national) et 2) un recueil d'annales historiques. Ensemble, ces documents constituent le *Livre sacré*. Sa décision d'utiliser à la fois les dénominations *Popol Vuh* et *Livre sacré* dans le titre porte à confusion, puisqu'il nous induit en erreur en nous faisant d'abord croire que le *Popol Vuh* est le *Livre sacré*. Ce n'est qu'au cours de la lecture que la précision est faite, quoique de façon plus ou moins claire. D'autre part, la deuxième partie du titre donné par Brasseur de Bourbourg, soit *et les mythes de l'antiquité américaine*, pourrait laisser croire au lecteur qu'il s'agit en fait d'histoires inventées, imaginées ou idéalisées. Est-ce que Brasseur de Bourbourg a été influencé par sa foi, ne pouvant s'empêcher de préciser que les histoires relatées dans son ouvrage sont fausses, par opposition à celle de la Bible, qui sont vraies? Ou répondait-il à un besoin de l'époque, dicté par la culture et la mentalité eurocentriques de l'époque? Par le choix du mot « mythes », il semble placer ces histoires dans la même catégorie que les mythes grecs, romains, égyptiens et autres. De plus, il étend cette catégorisation à l'ensemble des cultures du continent, en suggérant que ces mythes sont l'apanage de l'*antiquité américaine*. La catégorie du « mythe » revêt donc ici un caractère emblématique. On pressent déjà que le libellé d'un sous-titre n'a rien d'innocent et que sa prise en considération est loin d'être anecdotique. En effet, comme nous serons amenés à le constater, Brasseur de Bourbourg a

³ Brasseur de Bourbourg écrit parfois *Guatemala*, mais surtout *Guatemala*. Dans les citations, l'orthographe reste fidèle à celle utilisée par le traducteur. Cette précision s'applique à de nombreux termes dont la graphie peut varier à l'intérieur de l'ouvrage ou par rapport à la graphie contemporaine, par exemple *Chichenitza* et *Chichén Itzá*.

souvent tendance à amalgamer toutes les croyances du continent américain, comme si l'Amérique précolombienne formait un bloc tout à fait homogène.

Bien que la dénomination *Popol Vuh* reste aujourd'hui la plus connue et la plus répandue, les divers traducteurs de cet ouvrage l'ont modifié à maintes reprises. Notre connaissance de ce document en tant que *Popol Vuh* tout court peut s'expliquer par la lecture de ces quelques phrases de Genette (1987, 74) :

« Car le principal agent de la dérive titulaire n'est probablement ni l'auteur, ni même l'éditeur, mais bien le public, et plus précisément le public posthume, encore et fort bien nommé la postériorité. Son travail – ou plutôt, en l'occurrence, sa paresse – va généralement dans le sens d'un raccourcissement, d'une véritable érosion du titre. »

Plus loin, il ajoute (1987, 79) :

« Si le destinataire du texte est bien le lecteur, le destinataire du titre est le public au sens que je viens de préciser, ou plutôt d'élargir. Le titre s'adresse à beaucoup plus de gens, qui par une voie ou une autre le reçoivent et le transmettent, et par là participent à sa circulation. »

Le tableau I présente, en ordre chronologique, les titres utilisés dans les versions les plus connues du Popol Vuh :

Année	Traducteur	Langue	Titre
1703	Francisco Ximénez	Espagnol	Empiezan las historias del origen de los indios de esta provincia de Guatemala
1857	Karl von Scherzer	Espagnol	Las Historias del origen de los indios de esta provincia de Guatemala
1861	Brasseur de Bourbourg	Français	Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine
1925	Georges Raynaud	Français	Le Popol Vuh. Les dieux, les héros et les hommes de l'ancien Guatemala d'après le Livre du conseil
1944	Ermilio Abreu Gómez	Espagnol	Popol Vuh. Antiguas leyendas del Quiche
1947	Adrián Recinos	Espagnol	Popol Vuh. Las antiguas leyendas del Quiché
1971	Munro S. Edmonson	Anglais	The Book of Counsel: The Popol Vuh of the Quiche Maya of Guatemala
1976	Ralph Nelson	Anglais	Popol Vuh. The great mythological book of the ancient Maya
1981	Adrián Inés Chávez	Espagnol	Popol Wuj. Poema mito-histórico k'iché
1987	Pierre DesRuisseaux	Français	Popol Vuh. Le livre des événements, Bible américaine des Mayas-Quichés
1999	Sam Colop	Quiché	Popol Wuj. versión poética K'iche'
2003	Allen J. Christenson	Anglais	Popol Vuh. Sacred Book of the Quiché Maya People

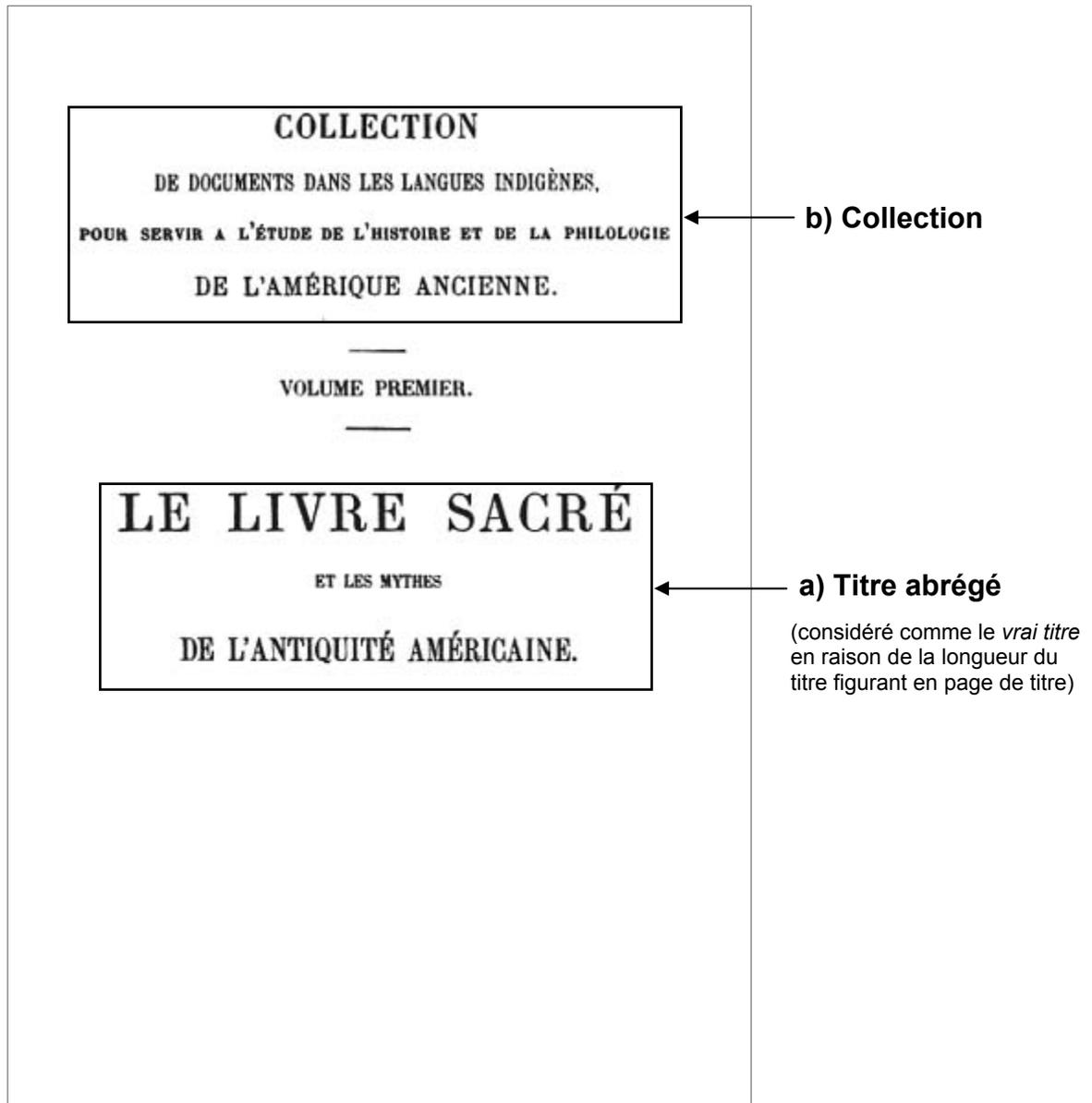
b) La collection

Tout en haut de la page de faux-titre, au-dessus de celui-ci, il est inscrit que l'ouvrage fait partie de la *Collection de documents dans les langues indigènes, pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne*. On précise ensuite qu'il s'agit du *volume premier*. Brasseur de Bourbourg présentera cette collection dans sa préface. Selon Genette, le label de collection « indique immédiatement au lecteur potentiel à quel type, sinon à quel genre d'ouvrage il a affaire. » Ici, le nom de la collection pourrait difficilement être plus explicite : il s'agit d'une collection à vocation historique et philologique reposant sur des documents en langues indigènes provenant de l'Amérique ancienne. La collection est donc destinée à un public averti, savant et intéressé par ces questions. En lisant le nom (qui est aussi une description) de la collection, les amateurs de lecture « légère » savent immédiatement que cet ouvrage risque d'être pointu, un peu lourd, et de ne pas les intéresser, alors que les universitaires, les explorateurs et autres érudits risquent d'y trouver leur compte. Le nom de collection est ici fort utile parce qu'il nous renseigne immédiatement sur le genre d'ouvrage dont il est question. Il évite donc au lecteur potentiel d'avoir à feuilleter le livre ou à lire la préface pour se faire une idée de son contenu. Par ailleurs, un court examen des autres volumes faisant partie de la collection nous permet d'en confirmer le genre. Ainsi, dans la *Collection de documents dans les langues indigènes, pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne*, notons, toujours de Brasseur de Bourbourg : *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa, texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue maya accompagné de documents divers historiques et chronologiques, avec une grammaire et un vocabulaire abrégés français-maya; précédés d'un essai sur les sources de l'histoire primitive du Mexique et de l'Amérique Centrale, etc., d'après les monuments égyptiens, et de l'histoire primitive de l'Égypte d'après les monuments américains* (1864) et *Quatre*

lettres sur le Mexique : exposition absolue du système hiéroglyphique mexicain, la fin de l'âge de pierre, époque glaciaire temporaire, commencement de l'âge de bronze, origines de la civilisation et des religions de l'antiquité : d'après le Teo-Amoxtli et autres documents mexicains, etc. (1868). Le titre de cette collection, de même que celui des ouvrages susmentionnés, reflète encore cette tendance à tout mettre dans un même panier, à faire un amalgame avec diverses cultures, régions et époques.

Figure 1 – La page de faux-titre

1. a) Le titre abrégé
b) La collection



3.3 La page de titre

a) Le titre long

Bien que le titre « officiel » ou « officialisé » de l'ouvrage soit *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, tel que trouvé en page de faux-titre, Brasseur de Bourbourg (ou l'éditeur) a jugé bon de rallonger substantiellement le titre en page de titre. Celui-ci est *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagnée de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits*. Il va sans dire que ce deuxième titre est surtout descriptif; il reprend le titre trouvé en page de faux-titre, puis nous donne toute une manne d'information sur ce que contient l'ouvrage : le *Popol Vuh*, les mythes de l'antiquité américaine, les livres des Quichés, l'original en langue quiché, la version française, des notes, un commentaire et, comme il est expressément indiqué, *etc.* De plus, ce titre nous indique d'où, de quelles sources, le traducteur a tiré ses informations : il a en effet utilisé l'*Ouvrage original des indigènes de Guatémala*, et son texte a été *composé sur des documents originaux et inédits*. Par ces informations, le traducteur démontre qu'il a fait ses devoirs et qu'il n'a rien inventé. Toutefois, il n'a pas jugé bon d'insérer une bibliographie à la fin de son ouvrage. Il faut donc tenir pour acquis qu'il dit vrai, ou identifier lesdits documents soi-même au fil de la lecture. En fait, il cite de nombreux ouvrages dans sa *Notice bibliographique sur le Livre sacré* (qui n'a rien d'une bibliographie; nous l'analyserons en détail plus loin), et surtout dans sa *Dissertation*, par exemple : *Histoire véritable d'un voyage curieux au Rio de la Plata en 1537* d'Ulrich Schmidel, *Historia general de las cosas de Nueva España* (1585) de Bernardino de Sahagún, *Historia del cielo y de la tierra* (1825) de Ramón Ordóñez

y Aguiar, *Essai sur l'histoire de la géographie du nouveau continent* (1837) d'Alexander von Humboldt. Bref, le but de ce titre long est sans doute, comme nous l'avons vu avec Genette (1987, 8), d'obtenir un meilleur accueil et une lecture plus pertinente, de prouver qu'il s'agit d'un ouvrage de qualité. Cette description aurait sans doute pu se trouver ailleurs, par exemple dans un texte d'introduction ou sur la couverture arrière de l'ouvrage, mais le traducteur, ou son éditeur, en a décidé autrement. Peut-on considérer qu'il s'agit du titre de l'ouvrage? Sans doute, mais pour des raisons pratiques évidentes, et comme le dit si bien Genette, la *postériorité* en a décidé autrement. Le public se contente du titre *Popol Vuh* et les bibliothécaires, de *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*.

b) Le nom de l'auteur [du traducteur]

Le nom de l'auteur est l'un des incontournables dans l'analyse du paratexte. Généralement, celui-ci figure sur la couverture de l'ouvrage, à moins que l'auteur, ou l'éditeur, ait décidé de le faire publier de façon anonyme. Aussi, dans le cas d'œuvres anciennes, le nom de l'auteur n'était pas toujours indiqué, sans qu'il y ait eu pour autant un désir d'anonymat, mais plutôt parce qu'il n'était pas coutume de l'inscrire. Quand il décide de signer publiquement son œuvre, l'auteur a deux choix : il indique son vrai nom (nom d'état civil) ou un faux nom. Dans le deuxième cas, c'est le pseudonymat. Plusieurs motifs peuvent inciter un auteur à utiliser un pseudonyme, par exemple le fait de vouloir séparer la vie publique de la publication pour ne pas que la lecture soit influencée par ce que le lecteur sait de l'auteur, pour différencier divers types d'écrits (par exemple, l'auteur pourrait décider d'utiliser son vrai nom pour des ouvrages à caractère journalistique et un pseudonyme pour des romans) ou alors pour exercer un effet autre sur le lecteur,

comme dans le cas d'un pseudonyme à consonance étrangère, exotique ou rappelant des personnages de l'ouvrage.

Seul, le nom de l'auteur nous renseigne bien peu, à moins que l'auteur soit déjà bien connu du public. Si tel est le cas, le lecteur aura, avant même d'avoir lu une seule ligne, une idée du genre de discours qu'il trouvera à l'intérieur de l'ouvrage. Si l'auteur est inconnu du lecteur, ce dernier devra, si bon lui semble, effectuer une recherche pour se renseigner sur l'auteur. Une fois que le lecteur possède des connaissances générales sur l'auteur, il sait un peu à quoi s'attendre ou, à tout le moins, il croit savoir à quoi s'attendre. Prenons le cas d'un ouvrage traitant de politique dont l'auteur s'affiche ouvertement comme conservateur ou libéral, comme étant de gauche ou de droite. Avant même d'ouvrir le livre, le lecteur sait vers quoi tendra le propos. Par ailleurs, une fois renseigné sur l'auteur, le lecteur peut tout aussi bien décider de ne pas lire l'ouvrage, peut-être parce qu'il a l'impression qu'il ne l'aimera pas, par contestation, par mépris ou autre. Quoi qu'il en soit, le nom de l'auteur a indéniablement un effet sur le lecteur.

Selon Lane (1992, 42), « Le nom de l'auteur constitue une inscription essentielle du paratexte puisque s'y conjuguent la reconnaissance d'une appartenance d'un livre à un auteur (et à l'ensemble d'une œuvre) et la mise en relation de l'ouvrage à une personnalité historique que désigne le nom. » Dans le cas qui nous intéresse, le nom d'auteur, ou plutôt celui du traducteur, ne figure pas en première de couverture, mais plutôt en page de titre. Le nom inscrit est « l'abbé Brasseur de Bourbourg ». Déjà, on remarque que le choix a été fait de préciser que le traducteur est « abbé », c'est-à-dire que c'est un religieux. Pour savoir exactement quel est le poste de Brasseur de Bourbourg au sein de l'Église, il faudra effectuer une recherche. Nous profiterons par ailleurs de cette occasion pour nous renseigner davantage sur le traducteur. La lecture de l'ouvrage s'en verra encore plus avertie.

L'abbé Brasseur de Bourbourg se nomme en fait Charles Étienne Brasseur et, comme il est né à Bourbourg en Flandre française, il est principalement connu comme « Brasseur de Bourbourg ». Né en 1814 dans cette ville du Nord, il étudie la philosophie et la théologie à Gand et à Rome, où il est ordonné prêtre en 1845. Il s'embarque ensuite pour le Canada, où il œuvre à titre de prêtre et de professeur d'histoire ecclésiastique au Séminaire de Québec. Il sillonne par la suite le Mexique et l'Amérique centrale pendant une quinzaine d'années, avec un intérêt particulier pour l'isthme de Tehuantepec (sud du Mexique) et le Guatemala. Ayant notamment été administrateur ecclésiastique des Mayas de Rabinal au Guatemala, on dit qu'il avait une bonne connaissance de la culture et de la langue quichées. Bien qu'il fût prêtre, Brasseur de Bourbourg était avant tout un érudit. Il a écrit de nombreux ouvrages à caractère historique et linguistique, dont un bon nombre traitant du Mexique et de l'Amérique centrale. Parmi ceux-ci, notons *Voyage sur l'Isthme de Tehuantepec, dans l'état de Chiapas et la République de Guatemala*, *Grammaire Quiché* et *le drame de Rabinal Achí*, *Monuments anciens du Mexique* et *Bibliothèque mexico-guatémaliennne*. De par ses études et écrits, Brasseur de Bourbourg est considéré comme l'un des pionniers de l'archéologie et de l'histoire précolombiennes (Bandelier, 1907; Sylvain, 2000).

Selon Genette (1987, 8), le but du paratexte est d'obtenir « un meilleur accueil du texte et une lecture plus pertinente ». Lane (1992, 43), quant à lui, précise qu'« en tant qu'élément paratextuel, le nom d'auteur [du traducteur] nous intéresse dans la mesure où s'exerce un effet sur le lecteur [...] ». Pour s'assurer que le nom du traducteur ait un réel effet sur le lecteur, l'éditeur (ou peut-être Brasseur de Bourbourg lui-même), a donc pris soin d'ajouter quelques informations sur le traducteur juste au-dessous de son nom à la page de titre, et ce, probablement en vue d'assurer sa crédibilité (Genette [1987, 57] parle de « [...] toutes sortes de grades nobiliaires, de fonctions et de distinctions honorifiques ou effectives. »). On peut donc y lire que Brasseur de Bourbourg est :

« Auteur de l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*, Membre des Sociétés de Géographie de Paris et de Mexico, de la Société Économique de Guatémala, de la Société d'Ethnographie de Paris, etc., ancien administrateur ecclésiastique des Quichés de Rabinal, des Cakchiquels de San Juan Zacatepec, des Mams d'Iztlahuacan, de Zipacapa, d'Ichil et de Tutuapa, etc. »

Nul besoin donc d'effectuer une recherche, comme nous l'avons fait, pour en savoir davantage sur le traducteur; celui-ci nous offre ces renseignements sur un plateau d'argent. Il est aujourd'hui facile de se renseigner sur l'auteur, et dans une moindre mesure sur le traducteur, notamment en raison de l'accessibilité de l'information sur Internet. Cependant, à la fin du 19^e siècle, c'est-à-dire lorsque Brasseur de Bourbourg a rédigé son ouvrage, le fait d'étaler le curriculum de l'auteur/traducteur à l'intérieur de l'ouvrage nous permettait de gagner beaucoup de temps en limitant le besoin de rechercher ces informations.

Dans le cas qui nous intéresse, le nom du traducteur et les renseignements connexes nous semblent fort significatifs en tant que paratexte, puisque leur effet sur le lecteur paraît indéniable : en indiquant les qualifications de Brasseur de Bourbourg, celui-ci veut donner de la crédibilité à l'ouvrage en vue d'en mousser la vente et d'en assurer un meilleur accueil. De plus, la présence, à deux reprises, de renseignements nous indiquant le caractère religieux chrétien du traducteur (d'abord par l'indication « abbé », puis par celle d'« administrateur ecclésiastique »), permet au lecteur de se faire une idée, ou à tout le moins de se poser des questions, sur le genre de discours qu'il trouvera à l'intérieur de l'ouvrage : est-ce que la traduction du Popol Vuh sera influencée par la religion de son traducteur, par ses croyances ou par la Bible? Brasseur de Bourbourg, en tant que prêtre, a-t-il pu faire une traduction non biaisée? Par ailleurs, les informations sur ses publications et son appartenance à des sociétés intellectuelles (de géographie, d'ethnologie) nous semblent plutôt réconfortantes. Ce sont sur ces

renseignements que repose la crédibilité du traducteur et ceux-ci pourraient, pour certains lecteurs, peser lourd dans la décision de lire ou non cet ouvrage. Ici, l'érudit trouve son compte et sera fort possiblement rassuré par le curriculum vitae de Brasseur de Bourbourg. Donc, l'effet du paratexte est ici positif.

Pour clore ce point, Genette résume bien l'importance du nom de l'auteur en tant que paratexte : « Je ne dis pas qu'il faut savoir [qui est l'auteur] : je dis seulement que ceux qui le savent ne lisent pas comme ceux qui l'ignorent, et que ceux qui nient cette différence-là se moquent de nous. » (Genette, 1987,13).

c) La maison d'édition

Cet ouvrage a été publié à Paris chez Arthus Bertrand éditeur. À part le nom et l'adresse de cette maison d'édition, aucune autre information à ce sujet n'apparaît dans l'ouvrage, sinon le nom d'une société coéditrice à Londres, Trübner and co., qui allait plus tard devenir Routledge (le rôle de cet éditeur dans la version de Brasseur de Bourbourg n'est pas clair; cette maison d'édition a en fait publié une partie de l'ouvrage de Scherzer). Une courte recherche nous apprendra que, fondée en 1803 par Claude Arthus-Bertrand, un officier de l'armée révolutionnaire, *Arthus Bertrand éditeur* est aussi une librairie et l'éditeur officiel du ministère de la Marine (Arthus-Bertrand, 2010). Au cours du 19^e siècle, la maison publie de nombreux ouvrages portant sur les explorations au Nouveau-Monde, en Afrique et ailleurs, dont les lithographies de Karl Bodmer sur l'Ouest américain, l'ouvrage *L'Égypte et la Nubie* de Saguez de Breuverly et Cadalvène et *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique* de Henri Ternaux-Compans et *Le voyage autour du monde* de Duperrey. Bien que peu de données soient aujourd'hui disponibles sur cette maison d'édition (la société Arthus Bertrand se consacre aujourd'hui exclusivement

à la fabrication de médailles, croix et autres bijoux), les titres des ouvrages publiés nous indiquent qu'elle se spécialisait dans les grands voyages d'exploration et les recherches à caractère ethnologiques, historiques et autres, ce avec quoi cadre parfaitement l'ouvrage dont il est ici question.

d) L'année de parution

En 1861, année de parution de *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, la majorité des pays d'Amérique latine viennent d'accéder à l'indépendance. Le pays où le Popol Vuh a été découvert, le Guatemala, obtient son indépendance face à l'Espagne le 15 septembre 1821. Il fait ensuite partie de l'empire du Mexique, puis se joint aux Provinces unies d'Amérique centrale. À l'issue de la guerre civile de 1838-1840, ces Provinces éclatent pour former le Guatemala, le Salvador, le Honduras, le Nicaragua et le Costa Rica tels que nous les connaissons aujourd'hui. Par ailleurs, quand Brasseur de Bourbourg rédige et traduit son ouvrage, le Mexique et l'Amérique en général sont au centre des intérêts coloniaux. La France, l'Espagne et la Grande-Bretagne s'unissent pour défendre leurs intérêts dans la région : de 1861 à 1867, une expédition militaire française a lieu dans l'objectif d'instaurer Napoléon III comme dirigeant du Mexique. Le climat politique est donc en situation de crise tant en Amérique qu'en Europe : le monde colonial est en mutation.

Quoique l'année de parution de l'ouvrage soit pertinente, il ne semble pas que le climat politique ait eu quelque incidence que ce soit, du moins lorsqu'on lit l'ouvrage, sur le contenu. Cependant, il est indéniable que l'époque joue un certain rôle. Le contexte socioculturel de 1861, la culture, la mentalité de la majorité des gens, celle du traducteur (dictée en partie par son époque), ont inévitablement un rôle à jouer dans la rédaction, la traduction et la lecture de l'ouvrage. Traduit au

21^e siècle par un Brasseur de Bourbonnais hypothétique, son Popol Vuh serait fort différent. Les traductions récentes du Popol Vuh nous en fournissent la preuve. Plusieurs de celles-ci ont été effectuées non pas par des Européens, mais par des Guatémaltèques, soit celles de Recinos (1947), Chávez (1979) et Colop (1999). La version de Colop est particulière en ce sens qu'elle a été faite en quiché. Il ne s'agit pas d'une retranscription, mais bien d'une traduction du quiché classique en quiché moderne, effectuée dans un effort de remettre le texte aux Mayas. En plus d'être linguiste et de langue maternelle quiché, Colop a passé plus de 25 ans à étudier la poésie maya. Sa traduction du Popol Vuh, qu'il écrit *Popol Wuj* pour respecter la prononciation quiché, s'est échelonnée sur cinq ans et a été faite à partir du manuscrit de Ximénez. Le principal objectif de Colop était de respecter la structure de la langue quiché et de déchristianiser le texte. En effet, il trouvait que le contenu du Popol Vuh était constamment relégué au rang de pur mythe, justement parce qu'il était toujours traduit et étudié dans un contexte qui donnait trop de place à l'idéologie chrétienne. Selon lui, il était temps de redonner au Popol Vuh son essence et de lui enlever l'étiquette qui lui était accolée depuis Ximénez, soit d'être constitué de « vices et déviations des mystères chrétiens » (Pérez de Antón, 2009). La dernière traduction importante du Popol Vuh faite à ce jour est celle d'Allen J. Christenson, publiée en 2003. Christenson, ethnologue et professeur de littérature comparée à l'université Brigham Young en Utah, est également auteur d'un dictionnaire anglais-quiché. Il possède une excellente maîtrise de la langue quiché, notamment du style quiché classique, fort de plus de 25 années d'étude du sujet. Alors que la plupart des traductions anglaises antérieures s'étaient basées sur des versions espagnoles, Christenson a utilisé la version originale quiché pour accomplir son travail. Son ouvrage comprend notamment une vaste introduction sur la forme, la langue et la culture quichées, de nombreuses notes (voire plus de notes que de texte) (voir annexe 4), des dessins, des photographies et des cartes. Le contexte est différent, les traducteurs ont changé, le lectorat a changé. Au moment d'analyser un texte, il est primordial de

se poser la question suivante : quand? Et lorsqu'il s'agit d'un ouvrage traduit. Il faut se poser deux fois la question, à savoir « Quand l'ouvrage a-t-il été rédigé? » et « Quand la traduction a-t-elle été réalisée? ». La réponse à ces questions nous éclaire et nous permet une lecture plus avertie.

e) Une image

Brasseur de Bourbourg a jugé bon d'ajouter une image à la page de titre. La valeur esthétique de celle-ci est indéniable, mais sa pertinence nous laisse d'abord perplexe, puisqu'elle est tirée d'un jeu de paume à Chichén Itzá au Yucatan, c'est-à-dire à des centaines de kilomètres du Quiché. C'est beaucoup plus loin, dans une note à la page CXX de la *Dissertation* que nous trouverons l'explication, au milieu d'une autre explication, celle-ci de nature étymologique :

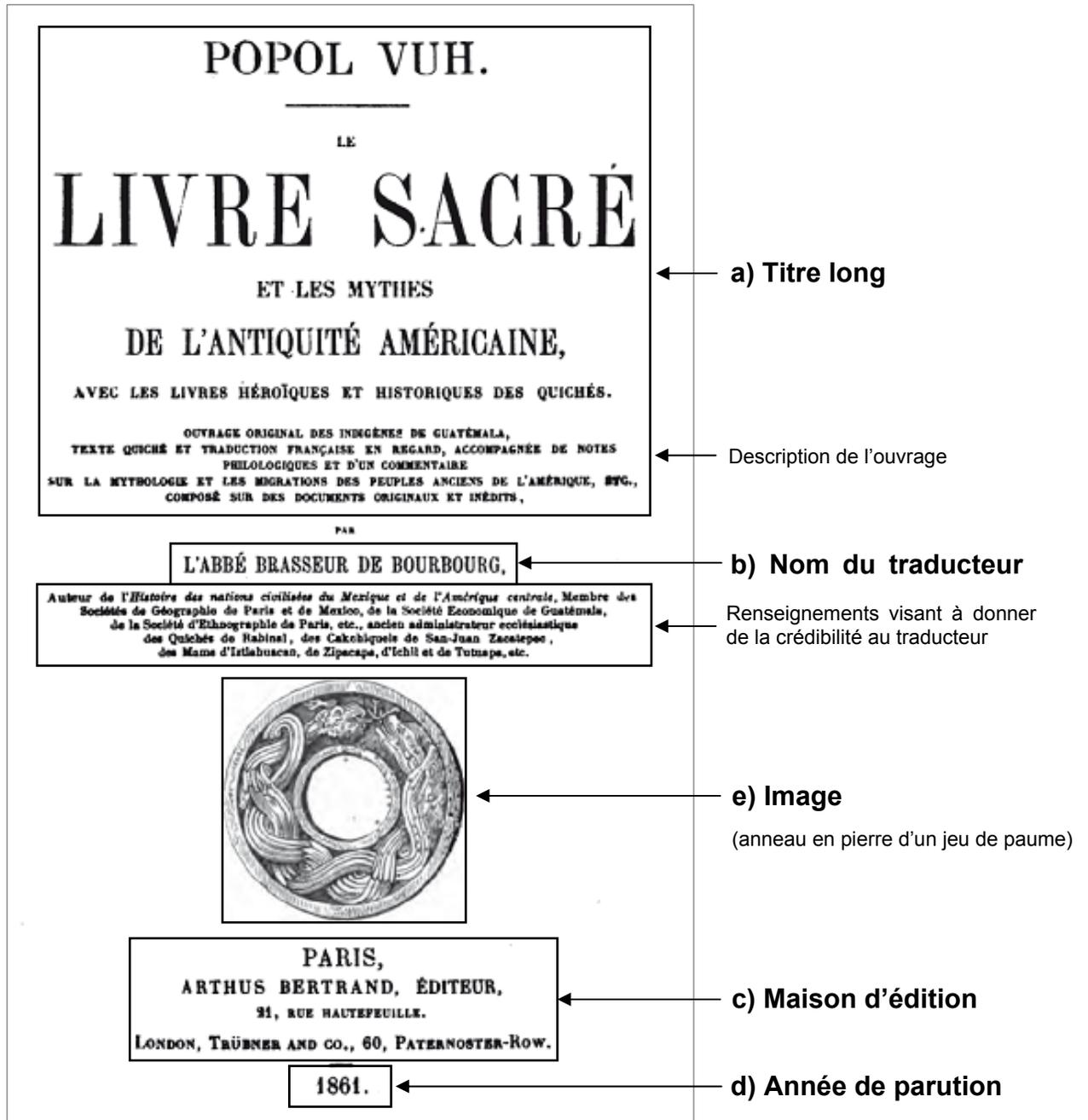
« *Cocohua*, littéralement, signifie deux serpents; mais il est employé toujours pour exprimer l'idée de deux jumeaux; de là, le mot provincial espagnol du Mexique *coache*, qui ne dit pas autre chose. Ces jumeaux sont dans le *Livre sacré* les Hun-Ahpu, qui se succèdent deux par deux pour combattre Xibalba; on les voit représentés quelquefois comme deux serpents roulés autour d'un bâton, assez semblable au Caducée de Mercure, inexplicable dans la mythologie européenne ou asiatique, et dont M. Aubin dit qu'on doit chercher l'origine en Amérique. **C'est le même symbole qu'on voit placé au titre de ce livre, l'anneau en pierre du jeu de paume⁴**, par où les joueurs devaient faire passer le ballon pour gagner la partie. Celui-ci était rattaché à la muraille du jeu de paume antique, dont on voit les ruines à Chichenltza, où il a été dessiné. Son diamètre réel est de 4 pieds anglais. »

⁴ Les caractères gras sont les nôtres.

La pertinence de cette image est discutable, puisque le lien entre celle-ci et le Popol Vuh est plutôt vague, et il faudra s'aventurer dans les notes pour dénicher des renseignements à ce sujet. Ce choix d'image ne devrait toutefois pas nous surprendre étant donné que Brasseur de Bourbourg a fortement tendance à amalgamer différents éléments culturels des Amériques. Il est clair que pour lui cette image représente bien l'art maya en général. En matière de paratexte, cette image offre au lecteur un support visuel qui peut lui donner une idée de ce à quoi peut ressembler l'art maya (quoique l'ouvrage s'adresse plutôt aux érudits, qui possèdent probablement un minimum de connaissances à ce sujet) et a à tout le moins le mérite d'enjoliver la page de titre. Pour ce qui est de l'explication fournie par Brasseur de Bourbourg, elle est bien enfouie dans le document et rares sont les lecteurs, nous croyons, qui se donneront la peine de la chercher.

Figure 2 – La page de titre

2. a) Le titre long
 b) Le nom du traducteur
 c) La maison d'édition
 d) L'année de parution
 e) Une image



3.4 La préface

Bien que Brasseur de Bourbourg n'intitule aucune partie de son ouvrage *Préface*, son Popol Vuh comporte trois parties qui entrent, selon la définition qu'en donne Genette, dans cette catégorie : *Avant-propos*, *Notice bibliographique* et *Dissertation*. Voici cette définition de Genette (1987, 164) : « Je nommerai ici *préface*, par généralisation du terme le plus fréquemment employé en français, tout espèce de texte liminaire (préliminaire ou postliminaire), auctorial ou allographe, consistant en un discours produit à propos du texte qui suit ou qui précède. [...] La liste de ses parasyonymes français est fort longue [...] introduction, avant-propos, prologue, note, notice, avis, etc. »

Toujours selon Genette (1987, 200), la préface originale, soit celle provenant de l'auteur, dans le cas présent du traducteur, « [...] a pour fonction cardinale d'*assurer au texte une bonne lecture*. Cette formule simplette est plus complexe qu'il n'y peut sembler, car elle se laisse analyser en deux actions, dont la première conditionne, sans nullement la garantir, la seconde, comme une condition nécessaire et non suffisante : 1. *obtenir une lecture*, et 2. *obtenir que cette lecture soit bonne*. ». Pour obtenir cette lecture, l'auteur ou le traducteur doit d'abord convaincre le lecteur potentiel que le texte lui plaira, l'intéressera ou qu'à tout le moins la lecture en aura valu la chandelle. Genette ajoute (1987, 201) :

« Il s'agit ici non plus précisément d'attirer le lecteur, qui a déjà fait l'effort considérable de se procurer le livre par achat, emprunt ou vol, mais de le retenir par un appareil typiquement rhétorique de persuasion [...] car il s'agit à peu près, dirions-nous en termes plus modernes, de *valoriser* le texte. »

En somme, l'auteur utilise la préface pour dire au lecteur *pourquoi* et *comment* il doit lire le document. Cela place le lecteur dans une espèce de

situation de non-retour : « Quand un auteur vous explique avec obligeance *comment* vous devez lire son livre, vous êtes déjà en mauvaise position pour lui répliquer, fût-ce *in petto*, que vous ne le lirez *pas*. » (Genette, 1987, 212).

Cependant, pour que la préface puisse exercer cette fonction de persuasion sur le lecteur, il faut d'abord que ce dernier prenne le temps de la lire. Et ce n'est pas toujours le cas. Dans celui qui nous intéresse, nous pouvons émettre l'hypothèse que seuls les lecteurs les plus persévérants la liront en entier : ensemble, les trois parties de la préface mentionnées plus tôt totalisent 283 pages, soit presque autant que la transcription quichée et la version française de Brasseur de Bourbourg combinées. Il explique sa décision (p. XV) :

« Le *Livre Sacré* est ainsi le premier volume d'une série d'ouvrages originaux que nous comptons publier, s'il plaît à Dieu, sous le titre général de *Collection de documents dans les langues indigènes, pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne*. C'est là ce qui nous a obligés en quelque sorte à mettre en tête une introduction aussi longue, mais qui aura, nous l'espérons, l'avantage d'aider le lecteur, encore peu au courant de ces questions, à embrasser d'un coup d'œil les fondements de l'histoire et des théogonies antiques du continent occidental. »

Selon Genette (1987, 240), la préface a ses défauts, surtout pour le lecteur, qui se voit imposer un point de vue sur un ouvrage qu'il n'a pas encore lu :

« L'inconvénient majeur de la préface, c'est qu'elle constitue une instance de communication inégale, et même boiteuse, puisque l'auteur y propose au lecteur le commentaire anticipé d'un texte que celui-ci ne connaît pas encore. Aussi, dit-on que bien des lecteurs préfèrent lire la préface après le texte, quand ils sauront "de quoi il s'agit". La logique de cette situation devrait alors conduire à prendre acte d'un tel mouvement, et à proposer plutôt (c'est-à-dire plus tard) une postface, où l'auteur pourrait épiloguer

en toute connaissance de cause de part et d'autre : "Vous en savez maintenant autant que moi, alors causons". »

Toutefois, si l'auteur ou le traducteur décidait d'insérer la préface en fin d'ouvrage (elle deviendrait alors une *postface*), celle-ci perdrait l'essentiel de sa raison d'être (Genette, 1987, 241) :

« [...] placée en fin de livre et s'adressant à un lecteur non plus potentiel mais effectif, la postface est certes pour lui de lecture plus logique et plus pertinente. Mais pour l'auteur, et d'un point de vue plus pragmatique, elle est néanmoins d'une efficacité beaucoup plus faible, puisqu'elle ne peut plus exercer les deux types de fonctions cardinales que nous avons trouvés à la préface : retenir et guider le lecteur en lui expliquant pourquoi et comment il doit lire le texte. »

Au cours des prochaines pages, nous analyserons les trois parties de la préface de Brasseur de Bourbourg afin de vérifier si elle atteint les objectifs dépeints par Genette, à savoir : nous amener à lire le texte et nous décrire comment, explicitement ou implicitement, le lire. Et, comme la préface devrait aussi nous faire connaître l'intention du traducteur (selon Genette [1987, 226], le thème commun des préfaces est : « *Voici ce que j'ai voulu faire* »), nous tenterons également de répondre à cette question essentielle : est-ce que le traducteur réussit à nous faire comprendre ce qu'il a voulu faire?

a) L'avant-propos

L'avant-propos constitue la toute première partie de l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. D'une longueur de six pages, l'avant-propos est essentiellement utilisé pour expliquer les motifs du traducteur. En effet, ce dernier explique

pourquoi il a décidé d'étudier l'Amérique, pourquoi il veut faire connaître cette région et pourquoi il travaille sur le Popol Vuh. Par ailleurs, il profite de cette tribune pour exprimer ses remerciements et étaler ses qualités et défauts en tant que chercheur.

Dès les premières pages, Brasseur de Bourbourg nous explique que l'Amérique a de nombreux détracteurs, et qu'il souhaite remettre les pendules à l'heure (p. II) :

« [...] et peut-être en est-il qui voudraient encore classer ses antiques nations parmi les peuples sauvages. [...] Aujourd'hui il y en a qui prétendraient nier leur antiquité, leur histoire et leur civilisation, afin d'avoir le droit de n'en rien savoir et d'étouffer sous le boisseau une lumière opportune. »

Il fait le lien entre ces gens et les premiers conquérants :

« Les Espagnols ne les traitaient guère autrement, il y a trois cents ans : ils n'iaient absolument que les Américains eussent une âme humaine, afin d'avoir le droit de les dépouiller et de les asservir. »

Brasseur de Bourbourg semble ainsi vouloir se détacher de la mentalité coloniale et compte remédier à la situation en nous présentant cet ouvrage (p. I) : « [...] mais jusqu'ici aucun des ouvrages originaux, échappés à l'ignorance destructive des premiers conquérants, n'a eu l'avantage d'être reproduit par la presse. Le *Livre Sacré*, dont nous présentons aujourd'hui le texte avec une traduction en regard, est donc le premier livre américain qui entre dans la voie scientifique [...] ». Il précise que son but est (p. III) : « celui de faire connaître, autant qu'il était en nous, la civilisation de l'Amérique ancienne. C'est donc sans crainte que nous présentons à l'Europe savante ce livre, dans sa forme originale

[...] ». Notons que ce passage de Brasseur de Bourbourg nous informe également sur son public cible : *l'Europe savante*.

Par ailleurs, après avoir fait état de ses nombreux voyages, principalement au Mexique et en Amérique centrale, il fait la preuve de ses aptitudes linguistiques (p. III) : « [...] je résidai dans plusieurs paroisses indigènes dont Mgr l'archevêque me conféra l'administration, entre autre à Rabinal, où j'appris la langue quiché. » Il ajoute ensuite (p. IV) : « C'est en vivant parmi les Quichés, et ensuite parmi les Mams, durant notre séjour dans les montagnes en 1860, que nous l'avons en grande partie traduit et commenté. » Cette démarche de Brasseur de Bourbourg a évidemment pour but de convaincre le lecteur qu'il a les aptitudes nécessaires à la traduction de cet ouvrage. Il utilise également les nombreux remerciements pour nous démontrer qu'il a eu accès à bon nombre de documents précieux, par exemple : « À San Cristobal, Mgr don Carlos Maria Colina et les chefs de son clergé m'ont comblé par leur bonté et leur empressement flatteur et toutes les archives m'ont été spontanément ouvertes. »

Possiblement par souci d'humilité, le traducteur fait également état de ses faiblesses et présente ses excuses à l'avance pour les imperfections de son ouvrage. Même si cette pratique est plutôt courante, sa valeur paratextuelle est ici indéniable (p. IV) : « Le commentaire qui l'accompagne, nous en sommes assuré d'avance, ne saurait être à l'abri de la critique. Mais qu'on veuille bien se souvenir que nous sommes un des premiers pionniers dans cette voie encore difficile et obscure. » Il poursuit en ajoutant : « Ce n'est pas de notre faute si jusqu'ici nous avons cheminé presque seul; les conseils dont nous aurions eu besoin, à peu d'exceptions près, nous ont fait défaut pour l'ordinaire, et nous avons été dans la nécessité d'avancer sans autre appui que nous-mêmes. » Bastin (sous presse), en

parlant de la traduction de M'Culloch faite par García de Sena⁵, a bien résumé cette façon de procéder : « Le traducteur fait montre d'une louable humilité "professionnelle" en reconnaissant ses lacunes linguistiques et rédactionnelles. » De la même façon, Genette (1987, 211) explique que la préface peut constituer une « façon de prévenir les critiques, c'est-à-dire de les neutraliser, voire de les empêcher en prenant les devants. » Il donne notamment l'exemple de Cervantès, qui, en tant qu'auteur du *Quichotte*, « s'excuse hautement de n'avoir pas produit le chef-d'œuvre qu'il aurait souhaité produire. » En citant Lichtenberg, Genette ajoute : « Une préface pourrait être intitulée : paratonnerre. » C'est ce que semble vouloir faire Brasseur de Bourbourg.

b) La notice bibliographique

Brasseur de Bourbourg utilise certes la notice bibliographique – d'une longueur de neuf pages – pour parler des ouvrages qu'il a consultés, mais il s'en sert surtout pour faire l'éloge de la culture précolombienne et présenter le Popol Vuh. D'ailleurs, l'ouvrage ne comporte aucune bibliographie proprement dite, mais, dans cette partie et ailleurs, il expose plusieurs des documents qu'il a consultés, dont certains lui appartiennent ou lui ont été prêtés (p.VII) : « L'un de ces documents, *Titre territorial des seigneurs de Quetzaltenango et de Momostenango*, signé d'Alvarado et des derniers rois quichés, est entre mes mains. » Ensuite, en parlant du *codex Chimalpopoca*, il écrit (p. XI) : « Je l'ai copié en entier ». Pour ce qui est de la totalité de ses sources bibliographiques, seul le chercheur averti pourra en dresser la liste; Brasseur de Bourbourg utilise de nombreux ouvrages européens et américains, en français, espagnol, allemand, quiché et autres langues indigènes. Ces ouvrages sont énumérés un peu partout dans le

⁵ *Historia concisa de los Estados Unidos desde el descubrimiento de la América hasta 1807* (Philadelphie, 1812)

document, soit dans l'*Avant-propos*, la *Notice bibliographique* et la *Dissertation*, mais aussi dans les notes de bas de page de sa traduction.

La notice bibliographique est également utilisée par Brasseur de Bourbourg pour faire l'éloge de la culture quiché, tout particulièrement de son écriture et de ses lettres. En parlant des historiens et scribes mayas, il cite un passage judicieusement choisi de *Historia apologética de las Indias Occidentales* (p. IX) de Bartolomé de Las Casas :

« Ces chroniqueurs tenaient le compte des jours, des mois et des années. Quoiqu'ils eussent point une écriture comme nous, ils avaient, toutefois, leurs figures et leurs caractères, à l'aide desquels ils entendaient tout ce qu'ils voulaient, et de cette manière ils avaient leurs grands livres composés avec un artifice si ingénieux et si habile, que nous pourrions dire que nos lettres ne leur furent pas d'une grande utilité. »

Si Brasseur de Bourbourg décide d'inclure ce passage, c'est pour nous signifier que ce n'est pas parce que le *Popol Vuh* a été rédigé en caractères latins qu'il a de la valeur : il aurait tout aussi bien pu être écrit en glyphes mayas (le document antérieur à celui retrouvé par Ximénez devait l'être); s'il ne l'a pas été, c'est tout simplement parce que les Espagnols avaient tout fait pour éradiquer cette forme d'écriture et lui substituer leur alphabet, ce qu'ils ont d'ailleurs réussi à faire. Il ajoute, en parlant de la langue quiché, qu'elle est (p. X) : « facile à entendre, élégante, sonore et riche dans ses expressions comme dans ses formes grammaticales [...] ».

Ces propos de Brasseur de Bourbourg nous confirment ce qu'il nous dit dans son avant-propos : il a décidé de traduire le *Popol Vuh* pour que la littérature précolombienne soit reconnue à sa juste valeur, et pour cela, il se doit de la communiquer, de la présenter au monde entier. Il écrit notamment (p. X) : « Ce

livre offre aussi l'avantage d'exprimer une foule de dogmes et de rites dépendants de l'ancienne religion mexicaine, restés jusqu'ici à peu près inexplicables. »

Il dresse alors la genèse de ce texte et nous explique comment il l'a obtenu et transcrit en 1855 à partir du manuscrit de Ximénez, le « découvreur » et premier traducteur du Popol Vuh. Parlant justement de ce dernier, il y va d'une virulente critique de sa traduction (p. XII) : « Ximénez, imbu des préjugés de son temps, crut voir [...] une agence diabolique qui aurait travesti à dessein, dans la cosmogonie quiché, le récit des livres saints. », puis ajoute que « malgré la connaissance rare qu'il avait de la langue quiché, il lui fut impossible d'en rendre la traduction, je ne dirai pas seulement compréhensible, mais même supportable; tout y est vague et obscur [...] ».

Malgré cela, Brasseur de Bourbourg nous dit avoir utilisé les documents de Ximénez. Évidemment, comme le manuscrit de ce dernier constitue l'unique copie du Popol Vuh, il n'a guère le choix : « Ximénez était cependant profondément versé [...] dans les trois dialectes du quiché, dont il a laissé un vocabulaire complet [...]. Ce vocabulaire complet et sa traduction, tant imparfaite qu'elle soit, nous ont beaucoup servi néanmoins pour achever celle que nous donnons ici. »

Cette notice bibliographique correspond à l'un des éléments décrits par Genette (1987, 213) en ce sens qu'elle informe le lecteur « sur l'origine de l'œuvre, sur les circonstances de sa rédaction, sur les étapes de sa genèse. »

c) La dissertation

La partie que, pour des raisons pratiques évidentes, nous nommons généralement *Dissertation* se nomme en fait *Dissertation sur les mythes de l'antiquité américaine, sur la probabilité des communications existant anciennement d'un continent à l'autre, et sur les migrations des peuples indigènes de l'Amérique, etc. D'après les documents originaux, servant d'introduction et de commentaire au Livre sacré*.⁶ D'une ampleur colossale, soit 268 pages, la dissertation est divisée en 14 chapitres aux titres tout aussi imposants (pour la liste complète, voir l'annexe 6).

En raison de l'ampleur des détails fournis par le titre de la dissertation et des chapitres qui la composent, il suffirait de lire les titres pour avoir un bon aperçu du contenu de cette partie. Nous avons toutefois jugé bon de relever les thèmes les plus récurrents et d'en analyser la pertinence en matière de paratexte. Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que la dissertation dans son ensemble constitue un élément de paratexte fort intéressant. En effet, la longueur de celle-ci nous permet de croire que Brasseur de Bourbourg jugeait nécessaire de faire une longue introduction historique accompagnée d'explications et de commentaires afin de fournir au lecteur le plus d'informations possible. Comme nous l'avons déjà vu, la préface vise généralement à « assurer au texte une bonne lecture » (Genette, 1987, 200), et Brasseur de Bourbourg veut incontestablement s'en assurer. Il présente au lecteur toute l'information qu'il possède sur l'Amérique et veille à ne pas laisser place à la spéculation. Il aborde à peu près toutes les questions que le lecteur serait susceptible de se poser : D'où viennent les Américains? Comment sont-ils? Sont-ils primitifs? Nous sont-ils inférieurs ou supérieurs? Quels sont les aspects positifs et négatifs de leur culture? Connaissent-ils le christianisme? Quelle est leur religion? Etc.

⁶ Pour voir comment se présente ce titre dans l'ouvrage, voir l'annexe 5.

La Dissertation est à nos yeux la partie la plus déroutante de l'ouvrage; le traducteur fait voyager le lecteur d'un bout à l'autre du continent, fait des allers-retours dans le temps, établit des liens avec plusieurs sociétés non américaines, quand il ne fait pas du coq à l'âne à proprement parler. D'entrée de jeu, il prépare le lecteur à trouver de l'information, pêle-mêle, sur différents groupes peuplant le continent. Il se justifie de la façon suivante : « Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau et par des cheveux plats et lisses » (p. XVIII). Basseur de Bourbourg nous entretiendra, entre autres, des Delawares, des Chibchas, des Toltèques, des Nahuas, des Mexicains, des Apaches, des Natchez, des Hurons et, évidemment, des Mayas et des Quichés. Les histoires sur lesquelles se fondent les propos du traducteur se déroulent un peu partout sur le continent : Californie, Nouveau-Mexique, Louisiane, Floride, Caroline du Sud, New York, Mississippi, Nouvelle-France, Labrador, Terre-Neuve, Groenland, Pérou, Nicaragua, Antilles, Yucatan, Brésil, Panama, Darien, Chili, etc.

En ce qui concerne l'origine des Américains, il y revient à maintes reprises, sans toutefois se prononcer définitivement. Il présente divers scénarios au lecteur, dans l'attente qu'une théorie sur l'origine des Américains fasse consensus :

« Plusieurs écrivains, néanmoins, ont exprimé l'opinion que ces populations, soit nomades ou civilisées, seraient venues du nord-ouest, en passant d'Asie en Amérique, plusieurs siècles avant notre ère, et les faits qu'ils signalent semblent corroborer cet avis; d'autres encore en montrant des peuplades qui abordèrent par mer aux côtes occidentales du Mexique et du Pérou, élargissent la voie aux écrivains qui, comme Clavigero et Acosta, cherchent à découvrir, dans les premiers habitants de l'Amérique, des Asiatiques et des Malais, aussi bien que des naturels sortis de l'Afrique » (p. LXII).

Par ailleurs, pour expliquer l'origine des Américains, Brasseur de Bourbourg se reporte aussi à un passage du Popol Vuh où l'on dit que les peuplades seraient venues du « pays de l'Ombre ». Selon lui, il pourrait fort bien s'agir du *Skuggam* des Scandinaves (p. LXXVII). Il cite également Sahagún, qui écrit que selon la tradition nahua, ces derniers seraient arrivés sur sept navires il y a 2000 ans (p. LXXVIII). Pour clore le sujet, il affirme que :

« à la vue des traditions si nombreuses et si significatives où les indigènes de l'Amérique affirment que leurs pères y abordèrent de l'Orient, venant par mer, il faut bien se décider à en admettre la véracité, et tout ce qui reste à faire à cet égard, c'est de discuter les moyens qu'ils employèrent et de rechercher de quels lieux ils sortirent pour s'y rendre. » (p. LXXXIX)

Sur l'origine des Néo-Mexicains, Brasseur de Bourbourg cite Casteñadas, qui affirme que « d'après la route qu'ils ont suivie, dit-il, ils ont dû venir de l'extrémité de l'Inde orientale et d'une partie très-inconnue, qui, d'après la configuration des côtes, serait située très-avant dans l'intérieur des terres, entre la Chine et la Norvège [sic]. » (p. CXC). Le traducteur conclut en laissant la porte ouverte, tout en indiquant timidement sa préférence : « ainsi qu'on l'a vu précédemment, la marche des tribus avait en général suivi les bords de l'Océan; d'autres vinrent, cependant, directement par mer [...] » (p. CCXV). En somme, Brasseur de Bourbourg ne fait qu'énoncer les possibilités. Nous nous devons ici de nous rallier à ses propos lorsqu'il affirme que son « étude ne tend en aucune manière à présenter un système conçu à l'avance sur l'origine des Américains; » (p. LXIII).

La dissertation de Brasseur de Bourbourg comporte également un important volet ethnologique et anthropologique : il commente certains traits culturels des Américains et nous présente des opinions déjà émises à leur sujet, que ce soit en bien ou en mal. Toutefois, lorsque la civilisation américaine est prise à partie, il la

défend en dénigrant les critiques : « [...] et l'on s'était accoutumé en Europe, avec les livres de quelques philosophes dédaigneux et ignorants, à considérer l'Amérique comme une terre malsaine et abrutissante et les aborigènes en masse comme s'élevant à peine au-dessus du niveau des singes » (p. CLXXXV). Quant à ses prédécesseurs ayant formulé des commentaires négatifs à l'égard de l'Amérique, il les qualifie ainsi : « Des voyageurs superficiels, guidés par les vieux préjugés qui se refusent à accorder l'antiquité et la civilisation à l'Amérique d'avant Colomb [...] » (p. CLXXV).

L'objectif de Brasseur de Bourbourg n'est pas de camoufler les traits moins radieux des Américains, mais de les mettre en perspective et de préciser que les atrocités ne sont pas que l'apanage des Américains. En parlant des guerres sanglantes du Mexique, il les qualifie de : « débordements périodiques qu'on remarque également dans l'histoire des peuples pasteurs de l'ancien monde » (p. CXCVI). Et quant à l'anthropophagie, coutume qu'il aborde fréquemment et qu'il qualifie d'« institution effroyable » (p. CLXXXII) et de « scène monstrueuse » (p. CCXI), il précise qu'« il ne manque pas d'autres exemples de peuples anthropophages en Asie et en Europe, d'où très probablement ce vice abominable peut être passé en Amérique » (p. LXXV).

En fait, le traducteur ne tarit pas d'éloges à l'égard des Américains et les compare même avantageusement aux Européens sur certains aspects. Il nous parle de « [...] nations civilisées, existant à une époque où l'Europe presque entière était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie » (p. XXIII) et précise que « [...] trois siècles avant la naissance du Christ, Yahuar-Huquiz, l'un des plus habiles astrologues de son temps, découvrit la nécessité d'intercaler un jour tous les quatre ans, pour former les années bissextiles » (p. CCXXV). Sur l'architecture des Néo-Mexicains, il commente : « Au seul aspect de ces bâtiments vastes et réguliers, si supérieurs aux cabanes des sauvages et même des maisons de la

plupart de nos paysans européens, on reconnaissait une race déjà parvenue à un degré assez élevé de civilisation » (p. CLXXXIV). Brasseur de Bourbourg cite même le colonel Emory, militaire et explorateur étatsunien, pour complimenter les Américains : « [...] on trouve des types d'hommes et de femmes qu'on peut comparer aux races les plus belles et les plus pures de l'Europe » (p. CLXXXVI). Ayant écrit sur de nombreux traits civilisés et avancés de la société américaine, il complète en ajoutant qu'il s'agit de « [...] toutes choses qui annoncent une société bien éloignée de l'état barbare » (p. CLXVI). Un véritable pied de nez aux dénigreur de l'Amérique.

Brasseur de Bourbourg attribue cependant un certain crédit aux Européens dans l'évolution de l'Américain, du moins lorsqu'il s'agit des tribus moins civilisées du continent :

« Quant aux populations sauvages, leur intelligence et leur sensibilité se développent rapidement dès qu'elles entrent en contact avec l'homme civilisé. À cet égard, le témoignage des voyageurs est presque unanime. Ce n'est donc pas une infériorité naturelle et pour ainsi dire innée, mais une éducation sociale plus imparfaite qui est la cause du peu d'activité d'esprit que les races incultes ont montrée jusqu'ici, comparées à celles de l'Europe ou de l'Asie » (p. XX).

Dans un autre ordre d'idées, en plus d'établir des liens entre les peuples d'Amérique, jusqu'à les regrouper en une seule entité, Brasseur de Bourbourg cherche à établir des liens avec des peuples non américains. En divers endroits et sur des sujets variés, il nous fait voyager entre autres en Islande, en Irlande, en Norvège, en Inde, en Chine, au Japon, à Rome, à Babylone et à Grenade. C'est toutefois les liens possibles avec la Scandinavie et les sagas islandaises qui reviennent le plus souvent dans les propos de Brasseur de Bourbourg. Outre le *Skuggam* que nous avons déjà mentionné, c'est le *Rigsmaal* qui intrigue le plus

Brasseur de Bourbourg : « C'est l'analogie que présente le fond de ce récit avec celui du *Rigsmaal*, dans les antiques annales sacrées du Nord » (p. CXXIV). Un peu plus loin, il ajoute : « C'est un des traits de ressemblance les plus remarquables qu'offre, pour ce qui concerne l'origine de la société, le *Livre Sacré* avec le *Rigsmaal* des races du nord de l'Europe » (p. CL). Aussi, en parlant des autochtones qui habitaient autrefois la vallée du Mississippi, il parle d'une « race d'hommes de taille médiocre, quoique robuste, et dont la tête avait quelque ressemblance avec celle des Scandinaves, d'autres disent avec celle des Indiens du Brésil. » (p. CLXXIX).

Plus loin dans sa dissertation, il nous parle également de liens possibles avec l'Orient : « Les populations du Darien, quoique policées jusqu'à un certain point, participaient à la fois des institutions alors existantes à Cuba, à Haïti et parmi les Nahuas, et des écrivains ont cru y retrouver même des analogies avec celles des Japonais » (p. CCIV). En parlant de certaines tribus, il indique que ses membres ont « la physionomie chinoise » (p. CCXIV) et sur des nomades qu'« ils vivaient comme les Arabes, sous de vastes tentes de peaux de buffle tannées [...] » (p. CXCIII).

Brasseur de Bourbourg aborde évidemment le thème du christianisme et cherche à établir des liens avec la Bible : « Lorsque Colomb, l'imagination remplie d'idées bibliques, parlait de la côte du Paria, qu'il venait de découvrir, comme du site du paradis terrestre, où il avait trouvé les richesses du pays montagneux d'Ophir, ces idées, au lieu d'être le reflet d'une fausse érudition, étaient le résultat d'un système compliqué de cosmologie chrétienne, exposé par les Pères de l'Église et qu'on retrouve avec étonnement dans les traditions mêmes des peuples américains » (p. LIV). Ensuite, en parlant des montagnes de Tlallocan aux frontières du Guatemala et des rivières qui en dévalent les flancs, il écrit : « Curieuse coïncidence! ne semblerait-on pas voir, là par hasard cette montagne

d'où sortaient les quatre grands fleuves du Paradis? » (p. CLIII). Un peu plus loin, en parlant des mythes américains, il ajoute, « On croirait entendre le discours des personnes divines (les Élohim) de la Genèse » (p. CLIV).

Brasseur de Bourbourg fait aussi quelques liens avec la mythologie romaine : « On dirait Hercule tuant le dragon pour entrer au jardin des Hespérides ». Quant à la représentation des jumeaux comme des serpents roulés autour d'un bâton, il remarque que cela est « assez semblable au caducée de Mercure » (p. CXX). En parlant d'un passage du Popol Vuh, il fait un rapprochement avec la mythologie chaldéenne : « Cette fable qui rappelle à la fois le mythe du phénix et celui de Oannès, l'homme-poisson qui se montre comme un prophète à Babylone, n'est pas une des moindres singularités de ce livre curieux » (p. CXXXIX).

Par contre, il n'est pas d'accord avec certains des liens faits par ses prédécesseurs. En parlant de la déesse du maïs, il dit : « Mais c'est à tort qu'on a voulu la confondre avec l'Ève de Moïse, la mère du genre humain » (p. CXIX). Il en est de même de la femme serpent « également confondue quelquefois avec Ève par des auteurs modernes » (p. CXX).

Dans les treize premiers chapitres de sa dissertation, Brasseur de Bourbourg parle rarement directement du Popol Vuh, bien qu'il déclare dès le chapitre IX : « C'est donc ici que nous reprenons nos commentaires sur le *Livre Sacré* » (p. CXLVIII). Dans les faits, le traducteur continue à discuter de divers aspects de l'Amérique, mais en s'attardant davantage aux régions dont il est question dans le Popol Vuh. En parlant de la nation quiché, il affirme : « C'est l'histoire de cette nation que le compilateur quiché du *Livre Sacré* entreprend de raconter » (p. CXLVIII). Il nous explique d'ailleurs un peu la raison pour laquelle il nous a fait voyager partout sur le continent : « Quoique confuse chez un grand

nombre de nations ou de tribus, ces traditions s'éclaircissent et deviennent plus distinctes, lorsqu'on les compare à celles que nous avons relatées dans les chapitres précédents, et toutes uniformément paraissent se relier aux théories fondamentales du *Livre Sacré*, dont elles sont encore un commentaire » (p. CXCIX).

Il faudra toutefois attendre le quatorzième et dernier chapitre de la dissertation pour obtenir les informations les plus pertinentes au Popol Vuh. Le lecteur, un peu désemparé par l'ampleur des propos présentés avant l'ouvrage de traduction, pourrait se contenter de lire ce chapitre à titre d'introduction au Popol Vuh. Son titre nous l'indique clairement : *Traditions du Livre Sacré locales au Guatemala. Expéditions de Xbalanqué contre Xibalba. Migrations des tribus de Tamub et d'Ilocab. Titres anciens des tribus guatémaliennes. Etat des nations guatémaliennes au XI^e siècle. Commencement des nations de la langue quiché. Leurs conquêtes. Etablissement de la monarchie quiché. Cotuba, Balam-Conaché, Gucumatz et Quicab, les plus célèbres de ses rois. Abaissement de l'Aristocratie au Quiché*. Brasseur de Bourbourg commence ce chapitre en écrivant :

« Après avoir suivi jusque dans les régions les plus lointaines les populations issues ou alliées de la race nahuatl, il est temps de retourner à celles dont l'histoire se rattache d'une manière plus spéciale à la dernière partie du *Livre Sacré*. Ainsi que nous l'avons fait remarquer auparavant, ce document a surtout pour objet de nous instruire des destinées de la nation quiché, dont il ramène aux quatre premiers chefs de l'ordre aristocratique et sacerdotal, créé à l'inauguration du système social des Nahuas dans l'Amérique centrale » (p. CCLII).

En parlant de l'auteur du Popol Vuh, il écrit : « [...] l'auteur de ce livre, qui ne reconnaît que le peuple auquel il appartient, passe sous silence toute l'histoire de

ceux qui ont précédé les siens dans cette contrée » (p. CCLIII). Il prête aussi des intentions en affirmant que « les rédacteurs du *Livre Sacré* continuent à couvrir de voiles plus ou moins épais les réalités de l'histoire » (p. CCLIII). Il se donne donc pour mission de compléter l'historiographie, comme il le fait d'ailleurs depuis le début de son ouvrage, en nous inondant d'informations. Il précise : « Cette lacune nous allons essayer de la combler en partie, à l'aide des données que nous fournissent les autres documents guatémaliens que nous avons été à même de consulter. » (p. CCLIII). Pour ce faire, il mènera sa propre enquête (il avait déjà parlé de ses recherches dans l'avant-propos) : « [...] nous avons recueilli les traditions de la bouche des indigènes, qui se plaisent à les raconter, chaque fois qu'on parvient à dissiper leurs défiances. Répétons donc qu'il y a des raisons suffisantes pour penser que c'est dans ces contrées qu'il faut chercher le berceau de ces épopées primitives » (p. CCLIV). Brasseur de Bourbourg affirme aussi avoir visité les endroits pertinents à sa recherche : « les indigènes connaissent toutes ces localités, et c'est avec eux que nous les avons reconnues pour la plupart » (p. CCLXXI). Le résultat de ses travaux est, selon lui, que : « nous avons recomposé, autant qu'il nous a été possible, l'histoire des pays guatémaliens » (p. CCLIX).

Il termine son long commentaire de la façon suivante : « Telle est, en résumé, l'histoire des migrations et de l'établissement des nations indigènes de l'hémisphère occidental, avec l'ensemble des faits des documents divers que nous possédons à ce sujet dans leur relation avec le *Livre Sacré*. »

En somme, la très longue dissertation de Brasseur de Bourbourg vise principalement à dépeindre les peuples de l'Amérique en entier, surtout en bien, mais aussi quelquefois en mal, à en retracer, dans la mesure du possible, l'origine, et ce, en établissant toutes sortes de liens entre les populations et les régions d'Amérique, mais aussi extracontinentales. Ces liens sont pour le traducteur

incontournables parce qu'ils permettent de former un tout en vue de prouver que les mythes américains, tout particulièrement ceux dépeints dans le Popol Vuh, ne sont pas que ceux des Quichés, mais qu'ils appartiennent à l'ensemble du continent, en plus d'avoir probablement été influencés par des mythes européens et asiatiques. Il explique ces liens par les possibles mouvements de populations entre les continents.

Malheureusement, la longueur de la dissertation et la vaste étendue des propos sont quelque peu déroutantes pour le lecteur, qui risque fort de s'en désintéresser, à moins d'être passionné par le sujet et désireux d'obtenir un portrait global, voire complet, du continent. Cependant, nous pouvons nous avancer et affirmer que les attentes de la plupart des lecteurs de cet ouvrage sont, à priori, de lire la traduction du Popol Vuh et, à titre complémentaire, d'obtenir un peu d'information sur la région où se déroule l'action et sur le peuple quiché.

Pour nous expliquer en quoi il est nécessaire pour le traducteur de présenter en long et en large l'Amérique pour être en mesure de bien lire le Popol Vuh, Brasseur de Bourbourg écrit qu'une introduction aussi longue a « l'avantage d'aider le lecteur, encore peu au courant de ces questions, à embrasser d'un coup d'œil les fondements de l'histoire et des théogonies antiques du continent occidental » (p. XV). Malgré ces prétentions, il n'est pas acquis que l'introduction réussisse à retenir le lecteur. Son « appareil rhétorique de persuasion », comme l'appelle Genette (1987, 201), qui vise principalement à obtenir une lecture et que celle-ci soit bonne, est aride et pourrait avoir l'effet contraire à celui souhaité.

Finalement, et malgré tous les efforts déployés par le traducteur, les 283 pages constituant la préface (l'avant-propos, la notice bibliographique et la dissertation) n'ont pas comme seul effet de compléter et d'appuyer le texte, mais aussi, et surtout, de l'alourdir. Nous nous trouvons ici devant un l'exemple flagrant

de paratexte portant ombrage au texte, que Genette résume ainsi : « [...] le paratexte tend parfois à déborder sa fonction et à se constituer en écran, et dès lors à jouer sa partie au détriment de celle de son texte. À ce danger, l'antidote est évident, et la plupart savent en user : garder la main légère. En vérité, le même principe vaut, ou doit valoir, pour l'auteur [et le traducteur] comme pour le lecteur, que résume ce slogan simple : *attention au paratexte!* » (1987, 413).

3.5 La table analytique

La *Table analytique des matières contenues dans le commentaire et des principales notions du Livre sacré* est en fait à la fois un glossaire et un index. D'une longueur de 19 pages, on y trouve de nombreuses définitions, généralement courtes (une ou deux lignes), ainsi que des renvois à la dissertation et à la traduction.

La grande majorité des entrées de la table analytique entrent dans les quatre catégories suivantes : noms de lieux, noms de peuples, noms de personnages et noms communs.

Évidemment, comme nous l'avons vu précédemment, Brasseur de Bourbourg ne traite pas que de notions présentes dans le Popol Vuh. Parmi les noms de lieux, nous retrouvons de nombreux endroits situés au Mexique et au Guatemala (Chiapas, Copan, Peten-Itza, Teotihuacan, Santa-Cruz del Quiché, Uzumacinta, Yucatan), mais aussi ailleurs (Irlande, Babylone, Îles Canaries, Carthage, Chine, Groenland, Louisiane) et même imaginaire (Atlantide). Il en va de même pour les peuples, principalement originaires du Mexique et du Guatemala (Chichimèques, Nahuas, Olmecas, Zotzils), mais aussi d'ailleurs (Irlandais, Iroquois, Malais, Normands, Scandinaves) et génériques (Blancs, Noirs).

Quant aux noms de personnages, nous trouvons ceux présents dans le Popol Vuh (Gucumatz, Vukub-Hunahpu, Xbalanqué), ceux avec lesquels il existe un lien plus ou moins étroit (Colomb, Las Casas, Montezuma, Ximenez), mais aussi qui n'ont rien à voir avec l'Amérique (Aristote, Hercule, Plutarque). On retrouve par ailleurs quelques noms communs relatifs à des thèmes fort variés, comme *barbe*, *calumet*, *création*, *déluge*, *ouragan* et *gouvernement*.

La valeur paratextuelle de la table analytique est plutôt faible, étant donné que tous les termes qu'on y retrouve figurent ailleurs dans l'ouvrage. Elle permet toutefois au lecteur, grâce aux définitions, d'obtenir un complément d'information qui peut l'aider à saisir le sens de certains termes. En ce sens, elle peut aider à la lecture du document.

3.6 Les illustrations

Outre celle de la page de titre dont nous avons déjà discuté, on dénombre six illustrations, dont deux cartes, dans l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. Aucune de ces dernières ne se trouve dans la transcription ou la traduction du Popol Vuh; elles sont toutes en périphérie. Par ailleurs, le traducteur a pris soin d'inclure des sections intitulées *Explication des planches* et *Placement des cartes* en fin d'ouvrage, à la page 367 (voir annexe 7), ce qui nous a aidés à en analyser la pertinence en tant que paratexte.

La première de ces illustrations se trouve face au frontispice. Il s'agit d'un vase antique, probablement d'origine zapotèque, provenant de l'État de Oaxaca. Brasseur de Bourbourg ne nous indique pas l'utilité de cette illustration, mais elle est cohérente avec son propos, qui aborde un grand nombre de populations

américaines, alors pourquoi pas les Zapotèques? Ensuite, il nous présente une gravure représentant une galère antique. Cette fois, il précise son intention : « J'ai cru qu'il serait intéressant de reproduire cette gravure à propos de la navigation des anciens Américains ». Finalement, il insère à la page LXXV deux petites gravures provenant de Chichén Itzá. L'une de celles-ci représente des guerriers, et l'autre, un bateau et son équipage. Il explique son choix de la façon suivante : « c'est également à propos de la navigation que l'idée m'est venue de les placer ici, quoiqu'elles n'aient pas un rapport tout à fait direct avec les pages où elles sont intercalées ». En effet, juste avant ces illustrations dans l'ouvrage, Brasseur de Bourbourg nous entretient des voyages possibles des Irlandais à Terre-Neuve, dans l'optique d'élucider le mystère du peuplement de l'Amérique.

En ce qui concerne les cartes géographiques insérées dans l'ouvrage, l'une d'entre elles nous semble fort à propos, soit celle de l'Amérique centrale, puisque c'est justement de cette région que provient le Popol Vuh. On peut y retrouver les endroits dont nous parle l'auteur, p. ex. Quetzaltenango, Rabinal et le Quiché. Au bas de la carte, on trouve la mention « dressée pour l'intelligence du Commentaire du Livre Sacré ». Cette mention figure également au bas de la deuxième carte, soit celle de la Nouvelle-Grenade et du Pérou. Cette autre carte nous apparaît moins pertinente pour la lecture du Popol Vuh. Toutefois, elle vient appuyer les propos de Brasseur de Bourbourg qui nous entretient régulièrement de cette région.

Les illustrations nous semblent donc peu pertinentes à la lecture et à la compréhension du Popol Vuh, à l'exception près de la carte de l'Amérique centrale. Toutefois, elles sont cohérentes avec l'idée que se fait Brasseur de Bourbourg de l'Amérique voulant que tout soit lié et que le Popol Vuh ne puisse pas être pris comme un ouvrage géographiquement limité au Guatemala et au Quiché.

3.7 Le paratexte dans la traduction

a) Les intertitres

La première version du Popol Vuh qui nous est parvenue, soit celle de Ximénez, ne comporte aucun chapitre ni intertitre, aucune division ni paragraphe : le texte est écrit tout d'un trait. C'est à partir de ce document que Brasseur de Bourbourg a réalisé sa version française. Il n'a toutefois pas reproduit la mise en page, ou plutôt l'absence de mise en page ou de divisions de Ximénez, préférant diviser le texte en quatre parties, renfermant neuf, douze, dix et douze chapitres respectivement. Les titres de ces parties et chapitres sont rhématiques, c'est-à-dire que les divisions sont numérotées, sans aucune information textuelle autre que la place relative dans l'ouvrage (p. ex. première partie, chapitre trois, etc.). Pourquoi le traducteur a-t-il jugé bon d'insérer des intertitres? Il nous fournit son explication dès les premières pages de l'ouvrage, dans son avant-propos :

« Dans l'ouvrage que nous publions ici intégralement, il n'existait aucune division par livres ou chapitres : celle que nous avons adoptée a pour objet d'en faciliter la lecture, et nous avons à dessein coupé chaque chapitre en alinéas fort courts, afin d'en rendre l'interprétation plus aisée aux philologues désireux de comparer cette langue à d'autres, en étudiant les mots et les formes grammaticales : la traduction du *Livre Sacré* est aussi littérale qu'il a été possible de le faire. On n'y retrouvera donc ni élégance ni recherche de style » (p. XV).

Notons qu'il profite de l'occasion pour répondre à l'avance à ceux et celles qui auraient l'idée de critiquer son style. Par ailleurs, en ce qui concerne l'insertion d'intertitres dans un ouvrage qui n'en contenait pas à l'origine, remarquons qu'il s'agit d'une façon de faire assez répandue lorsqu'il est question de la réédition d'ouvrages anciens. La Bible, qui est en fait un recueil de textes, comporte de

nombreux intertitres faisant référence à ces textes ou à ses auteurs (Évangile selon Luc, selon Marc, etc.). Dans le cas du Popol Vuh de Brasseur de Bourbourg, le traducteur a opté pour la sobriété, préférant diviser le texte non pas pour nous indiquer le sujet de chaque partie, mais, comme il le dit, « pour en faciliter la lecture ». Notons toutefois l'absence de table des matières, ce qui aurait permis au lecteur de repérer, à l'avance ou en différé, les différentes parties de l'ouvrage.

b) Les notes de bas de page

Genette définit la note comme suit : « Une note est un énoncé de longueur variable (un mot suffit) relatif à un segment plus ou moins déterminé du texte, et disposé soit en regard soit en référence à ce segment. » (Genette, 1987, 321). Selon lui, les notes se démarquent de la préface puisqu'elles se chargent des points de détail, alors que la préface assume les considérations générales. Les notes nous intéressent tout particulièrement parce qu'elles constituent l'élément paratextuel le plus proche du texte, et il est parfois difficile de discerner si elles font partie ou non de celui-ci. Selon Genette (1987, 344), certaines notes « remplissent bien une fonction paratextuelle, de commentaire défensif ou autocritique. D'autres [...] constituent plutôt des modulations du texte, guère plus distinctes que ne serait une phrase entre parenthèses ou tirets ». Les notes de Brasseur de Bourbourg, toujours en bas de page, entrent dans ces deux catégories.

Pour démontrer l'importance de cet outil pour le traducteur, remarquons que des notes de bas de page apparaissent dans 296 des 347 pages que comptent la transcription et la traduction de Brasseur de Bourbourg. En raison de la grande quantité de notes, le traducteur précise que « la nécessité nous a contraint de les placer sous le texte et la traduction, quoiqu'elles correspondent directement au français » (p. 2). Brasseur de Bourbourg a jugé bon d'insérer des notes non

seulement dans sa traduction du Popol Vuh, mais également dans toutes les parties de la préface, c'est-à-dire l'avant-propos, la notice bibliographique et la dissertation. La partie actuelle traite des notes de bas de page de la traduction. Nous avons décidé de les regrouper en fonction des thématiques traitées, bien qu'il aurait été tout aussi valable de les regrouper selon leur fonction (expliquer, convaincre, préciser, etc.). Les thématiques relevées sont : notes à caractère linguistique, culturel, historique, géographique, botanique, faunique et religieux. Ces notes visent essentiellement à compléter ou à expliquer des termes ou des parties du texte. Elles sont en quelque sorte ces « parenthèses » dont nous parle Genette. Par ailleurs, Brasseur de Bourbourg a inséré dans ses notes de nombreuses remarques à propos de la traduction, dont des critiques de l'ouvrage de Ximénez, des questions restées sans réponse, des certitudes de sa part et des commentaires qui font part de ses faiblesses et de son humilité en tant que chercheur et traducteur.

La lecture des notes n'est pas pour autant obligatoire, toujours selon Genette, « [...] les notes peuvent être statutairement de lecture facultative, et ne s'adresser par conséquent qu'à certains lecteurs : ceux qu'intéressera telle ou telle considération complémentaire, ou digressive, dont le caractère accessoire justifie précisément le rejet en note » (1987, 326). Étant donné la quantité de notes insérées par Brasseur de Bourbourg, il serait difficile de tenir rigueur aux lecteurs qui ne les consulteraient pas toutes.

Avant de discuter des divers types de notes insérées par le traducteur, il importe de souligner la toute première note, qui ne vient pas compléter ni commenter le texte, mais qui sert plutôt de guide général à l'intention du lecteur. Cette note n'est d'ailleurs pas appelée par le texte, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte à aucune partie précise du texte; elle n'est donc pas numérotée. Pour veiller à ce que cette première note n'échappe pas au lecteur, il écrit, en

majuscules : « OBSERVATION IMPORTANTE ». Il poursuit en expliquant comment il a disposé le texte pour permettre au lecteur de comparer l'original quiché et la traduction française et de s'y retrouver dans les notes de bas de page : « Chaque alinéa de la traduction correspond au verset de la page opposée ». Il prépare aussi les critiques en justifiant l'orthographe qu'il a adoptée pour la retranscription du texte quiché :

« Au lecteur, qui s'étonnera de ne pas voir ici d'accents, nous répondons que la longue ou la brève d'un grand nombre de mots varie suivant le canton ou la tribu où la langue quichée est parlée, et l'accentuation écrite ne pourrait même pas rendre toujours la prononciation particulière de beaucoup d'autres. » (p. 2)

Les notes les plus nombreuses sont sans contredit celles à caractère linguistique. Brasseur de Bourbourg nous donne beaucoup d'information sur le fonctionnement de la langue quichée, sur l'étymologie des mots et sur les choix terminologiques qu'il fait à la lumière de sa connaissance de la langue ainsi qu'à l'aide d'ouvrages sur celle-ci, principalement de dictionnaires ou de vocabulaires. À propos de ces notes et en parlant de la langue de l'original, il écrit: « [...] et là où elle est construite d'une manière trop contraire à notre génie, nous avons ajouté des notes pour en éclairer le sens » (p. XV). La pertinence de ces notes linguistiques est indéniable, mais elle n'intéressera qu'une certaine catégorie de lecteurs, soit ceux qui désirent lire l'original ou qui s'intéressent au fonctionnement de la langue quichée. En voici quelques exemples :

« Pour [la prononciation] des lettres, notons que le *G* est toujours guttural, quoique cette gutturation varie aussi suivant les lieux. Le *Q* non suivi d'un *u* annonce un son bref, tant peu soit guttural; le *que*, *qui*, comme en français; le *Ch* se prononce *tche*; la lettre *H* est fortement aspirée comme la *jota* espagnole; *L* final est légèrement aspiré; l'*X* se prononce comme le *Sh* anglais, le *Z* comme le *Ç*, le *V* comme le *W* et *U* comme *ou* français. » (p.2)

« Vi, qui suit le verbe, est presque toujours une particule d'élégance ou de force dans ce cas; cependant elle a un sens fort déterminé ailleurs, elle signifie le bout, la tête, ex. *Ru vi nu gab*, le bout de mes doigts (ou de ma main). » (p.33)

« Quant au nom de *Xbalanqué*, il signifie le Petit-Tigre, composé qu'il est de *x* qui, placé devant un nom propre, indique un diminutif ou féminin, et *balam*, qui est le tigre ou le jaguar; le *que* indique un pluriel. » (p.34)

« *Chi La*, à votre seigneurie. *La* est une particule révérentielle qui équivaut à votre seigneurie, votre altesse, seigneur, ou bien, ô puissant seigneur! » (p.39)

« *La* se rencontre assez souvent dans le discours; outre qu'il est révérentiel, c'est une particule d'élégance, d'euphonie, etc. *Lo* est une particule dubitative. *Ma* est une négation et une particule d'interrogation plus ou moins négative, et *pa* à la fin d'un verbe ou d'un pronom est interrogatif. » (p.57)

« Les répétitions sont si fréquentes dans cette langue et si recherchées comme une beauté, que le même mot s'y présente souvent avec un sens assez distinct. » (p.85)

Les notes à caractère culturel, tout comme celles à caractère historique, géographique, botanique et faunique sont d'intérêt plus général et elles sont susceptibles d'être parcourues par un plus grand nombre de lecteurs. Elles ne sont pas absolument nécessaires, mais ont l'avantage de faire comprendre certains traits culturels dont il est question dans le Popol Vuh, par exemple :

« Il est à remarquer ici que quand il s'agit simultanément d'hommes et de femmes dans le discours, les femmes ont presque toujours préséance sur les hommes. Considérés comme des bâtards par les Nahuas pur sang, les métis devaient avoir d'autant plus de respect pour les femmes qui leur avaient donné le jour, qu'elles appartenaient à la souche la plus ancienne et la plus illustre du pays. » (p.93-94)

« Le *Hunahpu-Qoy* ou singe de Hunahpu est un ballet fort curieux encore aujourd'hui en usage au Guatemala parmi les Indiens. Ils l'exécutent à certaines fêtes de l'année, portant des masques en bois fort bien faits, représentant les divers personnages, ainsi que les coutumes qui y ont rapport. Chacun de ces ballets ou comédies a ses masques, coutumes et musiques qui lui sont propres. » (p.112)

« Le *gohom* est un tambour formé d'un bois creux, surmonté à une extrémité seulement d'un cuir d'animal; les Espagnols le traduisaient par *atabal*, sorte de tambour mauresque qui ressemblait à celui des Indiens. » (p.114)

En relation avec ce dernier passage, notons que Brasseur de Bourbourg a choisi d'utiliser ce mot espagnol dans sa traduction française : « atabales » (p.113)

« *Chimol* [...] sont des mets encore très en usage dans le Mexique et l'Amérique centrale, fort appréciés aussi par les descendants des conquérants. » (p.129)

« Chrysalides de taons, le texte dit *r'al vorom*, c'est-à-dire les petits des perce [sic] (arbres); car ce sont des abeilles qui creusent leurs ruches dans des troncs d'arbres, dans de vieux murs et quelquefois dans les racines, où les Indiens les prennent entières et les font cuire ensuite sous la cendre : quand les ruches en ont assez, ils en enlèvent les vermisseaux tout cuits avec un petit bâton et les mangent : c'est, disent-ils, un mets délicieux. » (p.254-255)

« Les jeunes gens, ou plutôt leurs pères, achetaient par des présents les épouses qu'ils demandaient. » (p.298)

« Dans les cours et vestibules des temples et des palais on tenait toujours de grands brasiers allumés où l'on brûlait du bois résineux que les fils des nobles étaient chargés d'apporter. » (p.304)

« Ces boissons généralement fermentées étaient fort variées. » (p.305)

« Fruits de la guerre civile; on déterrait les morts pour insulter à leurs restes et on se les renvoyait dans les combats où les partis probablement se retranchèrent plus d'une fois sur les grands *tumuli* qui servaient de tombeaux. » (p.308)

Les notes à caractère géographique sont fort intéressantes en ce sens qu'elles permettent au traducteur de situer l'action décrite dans le Popol Vuh. Dans un souci de précision, il décrit où se trouvent certains endroits et indique parfois à quels lieux contemporains correspondent les lieux cités dans le Popol Vuh, étant donné que les toponymes ont souvent changé au fil du temps. Le traducteur en profite par ailleurs pour indiquer lesquels de ces endroits il a visités, ce qui est fort intéressant en matière de paratexte puisqu'il donne ainsi de la crédibilité à ses propos et met le lecteur en confiance. En somme, sa connaissance des lieux nous convainc qu'*il sait de quoi il parle*. Voici quelques exemples de ces trois types de notes à caractère géographique.

Précisions sur l'emplacement :

« *Meavan u bi*, Meavan son nom; c'est une montagne fort élevée, baignée au sud et à l'est par le Chixoy ou Lacandon, l'un des grands rameaux de l'Uzumacinta, dans l'ancien Quiché : ce fleuve, dit aussi Rio de Sacapulas, la contourne pour couler de l'est au nord, formant une grande courbe, à huit lieues environ à l'ouest de Rabinal, dans la Verapaz. » (p.58-59)

« [...] la scène dont il s'agit un peu plus loin aurait eu pour théâtre le pays voisin de Palenqué ou les plaines arrosées par le fleuve du Chiapas. » (p.111)

« *Rabinaleb*, les Rabinaliens, dont la première capitale fut *Rabinala*; ses ruines existent encore dans la hacienda de ce nom, à 9 lieues environ du *pueblo* moderne de Rabinal. » (p.296)

Indication de lieux décrits dans le Popol Vuh en fonction de leur nom contemporain :

« Ces montagnes appartiennent au pays guatémaliens. Le *Hunahpu* n'est autre que le volcan, dit de *Fuego*, qui domine la Antigua-Guatemala, encore aujourd'hui en éruption. » (p.36)

« Ce nom de *Tucur* ou hibou, donné à ces messagers de Xibalba, paraît venir du lieu d'où ils étaient originaires, *Tucurub*, les Hiboux, en mexicain *Tecolotlan*, ville ancienne, aujourd'hui réduite au village de *San Miguel Tucuru* dans le département de la Véracruz (Guatemala) » (p.77)

« L'orient dont il s'agit ici paraît être le Honduras et la mer le golfe de ce nom, qu'ils passèrent peut-être un peu au-dessus de Livingston. » (p.293)

Endroits visités par le traducteur :

« Durant mon séjour à Coban en 1860, les indigènes m'indiquèrent une montagne éloignée [...] appelée par eux *Xibalba-tzul*, ou mont de Xibalba, dans la direction d'Ocosingo. » (p.80)

« Dans les hautes montagnes des Mams (à plus de 10,000 au-dessus du niveau de la mer) où je voyageais à la fin de juin 1860 [...] » (p.218)

« C'est la description des monts de Tohil et des montagnes qui s'étendent de là jusqu'à Hacavitz, non loin desquelles roulent encaissées les eaux du Lacandon. J'ai suivi moi-même la plus âpre partie de ces régions en juillet 1860. » (p.262)

Un peu comme les notes à caractère géographique, les notes à caractère historiques permettent au lecteur de situer, cette fois dans le temps, l'action décrite dans le Popol Vuh. Alors que certaines notes font le parallèle entre le Popol Vuh et

la conquête espagnole afin de préciser l'époque, d'autres expliquent certains événements antérieurs à l'arrivée des Européens :

Pour situer le terme « aujourd'hui » trouvé dans le Popol Vuh, le traducteur indique en note de bas de page : « C'est-à-dire quinze ou vingt ans après la conquête de Guatemala, époque où l'auteur paraît avoir rédigé ce livre. » (p.215)

« Le nom de *Cavek*, qui paraît ici pour la première fois, est celui de la maison royale qui régna sur l'empire des Quichés depuis sa fondation jusqu'à la conquête du pays par Alvarado. » (p.264)

« *Gumarcaah* ou Utlatlan fut incendié en grande partie par Alvarado en mars 1524; mais après la soumission de l'empire quiché à la couronne d'Espagne, les princes y firent de nouveau leur séjour. » (p.309)

« C'est ce qui explique comment la langue quiché se substitua dans tous ces lieux à la langue mame, avec laquelle elle a, d'ailleurs, une parenté fort rapprochée. » (p.321)

« La révolution racontée ici si brièvement eut pour causes principales les guerres mêmes où les rois du Quiché se laissèrent entraîner. » (p.324)

Dans l'optique de permettre au lecteur de se faire une idée de la faune et de la flore d'Amérique, Brasseur de Bourbourg donne un maximum d'informations sur les plantes et les animaux dont il est question dans l'ouvrage.

Notes à caractère botanique :

« Le *tzité* est un arbre appelé *tzompan-quahuitl* par les Mexicains; il porte des baies contenant des haricots rouges, que nous appelons en français graines d'Amérique. » (p.21)

« *Zibak*, c'est la moelle d'un petit jonc dont les indigènes font leurs nattes, dit un vocabulaire manuscrit; un autre ajoute que c'est le *sassafras*. » (p.26)

« *Tapal*, arbre des climats chauds, qu'on appelle *Nanze* au Mexique; son fruit est rond et petit, jaune, aromatique et savoureux. » (p.38)

« *Ek* est le nom d'une plante sylvestre, à grandes feuilles, dont les indigènes ornent leurs arcs de triomphe, etc. » (p.54)

« *Pek*, sorte de cacao de qualité inférieure, dont les indigènes font toutefois des breuvages, mais qui sert surtout de monnaie dans les marchés. » (p.126)

« L'anis sauvage, dans la langue quiché *yia*, que Ximenez traduit par *pericon*; c'est une herbe à fleurs jaunes d'or, très-odorantes, et fort commune. » (p.251)

« *Txolohché*, le sureau, ayant aussi un nom mexicain *Xomacae*, qu'on retrouve dans le grand pueblo de Chiquimula. » (p.319)

Notes à caractère faunique :

« Le *qanti* est un serpent d'une espèce fort dangereuse dans l'Amérique centrale; il est fort beau de couleurs. » (p. 12)

« *Qoy*, espèce de singes fort petite qu'on trouve dans la haute Vérapaz. » (p.30)

« C'est le nom d'une espèce de poisson du pays, appelé en mexicain *tacamichin*. » (p.176)

« Le *Puhuy*, en nahuatl *Mecatecolotl*, sorte de hibou à longues oreilles. » (p.176)

« *Cux*, espèce de belette, appelée en nahua *cuçatl* ou *cuçamatl*. » (p.176)

En raison du lien indéniable entre l'abbé Brasseur de Bourbourg et la religion catholique, nous étions portés à croire que le traducteur aurait souvent fait allusion à la Bible et établi de nombreux liens entre celle-ci, l'Amérique et le Popol Vuh. En fait, il cite plutôt les liens établis par d'autres, le plus souvent pour expliquer la présence d'éléments faisant écho au christianisme dans la culture quiché. À l'occasion, il présente certaines ressemblances avec la tradition chrétienne, mais à titre de curiosités plutôt que pour tenter de prouver quelque lien direct que ce soit entre le Popol Vuh et la Bible. Par exemple, il explique la présence du mot *Dios* dans la version quiché du Popol Vuh par le fait que les missionnaires, dont Ximénez, le préféreraient au terme local. Il utilise donc le mot *Dieu* en français, peut-être dans un souci de facilité de compréhension pour ses lecteurs, au lieu du mot quiché *Qabauil*. Toutefois, il ne précise pas pourquoi il a laissé le mot *Dios* choisi par Ximénez dans sa transcription du quiché (p. 4). En parlant des missionnaires, il explique comment ils ont intégré la Sainte Trinité dans l'imaginaire quiché : « [...] les missionnaires l'adoptèrent pour désigner la filiation éternelle de Jésus-Christ, et dirent *Dios qaholaxel*; de Dieu le Père, *Dios cahauixel*; et du Saint-Esprit, *Dios Uxlabixel*, exprimant par là une filiation et une *espiritacion* [sic] éternellement active » (p.292). Voici d'autres exemples d'allusions au christianisme faites par Brasseur de Bourbourg, qui ne pouvait vraisemblablement pas faire abstraction de ses connaissances bibliques :

« Les Izmaleh, mieux Izmalchi, existent encore aujourd'hui à Rabinal. Ils ont des physionomies tout à fait orientales, et nul doute que si lord Kingsborough les eût connus, il eût traduit leur nom en Ismael et fait d'eux des descendants d'Abraham. »⁷ (p.299)

« Si les versets qui précèdent ne sont pas un souvenir confus des traditions bibliques, on pourrait y voir une période historique durant laquelle les rois auraient laissé retomber leurs peuples

⁷ Edward King, vicomte de Kingsborough, antiquaire irlandais et auteur de *Antiquities of Mexico*, prétendait que le Mexique avait été colonisé par les tribus perdues d'Israël.

dans l'ignorance et la barbarie pour mieux les asservir. De toute façon le chapitre est excessivement curieux pour l'histoire primitive. » (p.204)

« Ces prières, sentiments des rois priant pour les peuples dont ils sont chargés, montrent une nation profondément religieuse. Il y a certainement beaucoup d'analogie entre les coutumes de la royauté quichée et le royaume en Israël; leurs vœux sont les mêmes. » (p.334)

À propos du paragraphe « Mais l'Edificateur et le Formateur n'entendirent pas ces choses avec plaisir : Ce n'est pas bien ce que disent nos créatures. Elles savent toutes les choses grandes et petites, dirent-ils. » Brasseur de Bourbourg commente : « C'est presque une paraphrase de l'histoire de la tour de Babel » (p.202-203).

Comme nous l'avons vu dans la préface, Brasseur de Bourbourg tisse de nombreux liens entre les peuples d'Amérique et d'ailleurs. Un peu comme il le fait avec les éléments qui lui rappellent des traditions chrétiennes, il souligne certaines ressemblances entre les Quichés et d'autres peuples américains et non américains. Il fait notamment un rapprochement entre les problèmes dentaires du roi Vukub-Cakix décrits dans le Popol Vuh : « Nous en mettrons d'autres en échange, (c'est-à-dire que) des os purs et nets seront mis à leur place; or, ces os purs et nets n'étaient autre chose que des grains de maïs blanc » et des découvertes faites en Amérique du Sud : « On a découvert au Pérou et dans l'Équateur des vases de terre cuite de grande dimension (urnes funéraires), contenant entre autres objets un squelette qui avait dans la bouche de fausses dents attachées à la mâchoire avec un fil d'or » (p.43-45). Voici d'autres exemples du genre :

« *Cala*, salut. La signification de ce mot est, clair, éclatant, ouvert; c'est encore un salut en usage chez les Grecs, qui disent pour bonjour, *calas*. » (p.82)

« Ces maisons d'épreuves, images sans doute des épreuves réelles qui se pratiquaient en Xibalba, à l'imitation de celles d'Égypte, portent ici des noms de localités et de villes [...] » (p.162)

« Le phénix, qui renaît de ses cendres, aurait-il donc une origine américaine? » (p.175)

« La vie de paix et de tranquillité décrite dans ce chapitre, le sabéisme, qui paraît avoir été le culte de ces tribus avant qu'elles invoquassent *le bois et la pierre*, comme elles le disent, avant de passer la mer pour émigrer, semblerait bien annoncer un séjour antique en Asie. » (p.212)

« Ce *Roi des cerfs* ferait-il allusion à ce paradis des nations chasseresses du nord de l'Amérique? Il n'en est pas question ailleurs. » (p.289)

Bien que la plupart des notes insérées par Brasseur de Bourbourg visent surtout à informer les lecteurs de ce qui touche de près ou de loin au contenu du Popol Vuh, comme nous venons de le voir, il a quand même jugé bon de parler de ses choix terminologiques, notamment pour se dissocier de la traduction de Ximénez. Il le corrige ou commente les choix de ce dernier à de nombreuses reprises :

« *Cabrakan* est traduit par Ximénez, de deux jambes; mais il signifie le tremblement de terre. Je le crois d'origine haïtienne, comme *hurakan*. » (p.35)

« *X-cha u ri be*, dit celui de ce chemin. Dans la traduction de Ximénez c'est le chemin même qui parle, mais il est évident d'après le texte que c'est celui qui y est préposé. » (p.82)

Sur le mot quiché *Chicop*, Brasseur de Bourbourg écrit :

« Ximenez traduit par animal; nous avons cru que le mot barbare convenait davantage. » (p.105) « Nous l'avons déjà dit, *chicop* est l'animal, la bête, la brute et par extension le barbare. » (p.120)

« *Xpurpuvek, Puhuyu*. Ximenez, qui, dans tout l'ensemble de ce livre, a toujours cru reconnaître systématiquement des symboles chrétiens et apostoliques, même dans les personnages dont il est ici question et l'enfer de Xibalba, laisse de côté la traduction de ces mots, comme de bien d'autres. Mais il est évident que ces gardiens des jardins de Xibalba sont des veilleurs de nuit, comme il y en avait chez tous les anciens peuples du Mexique [...] » (p.156)

« *Tohil*, déterminatif de *Toh*, nom du dieu principal des nations de la langue quiché. Ximenez dit qu'il signifie *Pluie, Averse* : mais il confond ici le nom du dieu avec le signe. *Toh*, dans son propre vocabulaire, est rendu par le mot *paga, paie, pagar, payer*. » (p.214)

« *Qo uxic queheri uxic zotz*, était (ou est) l'être comme l'être chauve-souris. C'est encore un jeu de mot pour égarer le lecteur; aussi Ximenez lit-il : *Qo u xic queheri u xic xoix*; était ses ailes comme les ailes de chauve-souris. Nous laissons notre traduction, pour diminuer le merveilleux, d'autant plus que le sens doit être : que ce fut une chauve-souris [...] »

Brasseur de Bourbourg traduit donc ce passage par « Son être était comme l'être d'une chauve-souris. » (p.222-223)

« Dans l'acceptation ordinaire, *Zaki-Qoxol* est un fantôme qu'on voit de nuit, qui répand la terreur; c'est un vieillard suivant Ximenez, et, d'après le sens même du mot, ce serait plutôt un feu follet. » (p.243)

« *Chi Xibalba*; Ximenez traduit par *se iba al infierno*, il allait à l'enfer. Ceci serait inexplicable s'il fallait que Xibalba fût l'enfer. »

Brasseur de Bourbourg traduit tout simplement « descendre à Xibalba. » (p.314-315)

« Ximenez dans sa traduction distingue parfaitement ces deux princes, et par inadvertance sans doute, ne fait qu'un seul des deux dans son histoire abrégée des rois du Quiché. » (p.316)

Par ailleurs, là où Ximénez a traduit certains termes en espagnol, Brasseur de Bourbourg ne s'aventure pas dans la traduction française, revient plutôt à l'original, et laisse le terme quiché :

« *Voc* ou *vac*, que Ximenez traduit par gavilan, sorte d'épervier qui dévore les serpents. » (p.70)

Bourbourg laisse le mot tel quel en quiché (en italique) dans le texte français : « Et pour les voir venait le *Voc*, messenger de Hurakan [...] » (p.71)

« *Balam-Quitze*, Tigre au doux sourire; *Balam-Agab*, Tigre de la nuit; *Mahucutah*, Nom signalé; *Igi-Balam*, Tigre de la lune : telle est la signification littérale que Ximenez a donnée à ces quatre noms. »

Bourbourg laisse ces mots tels quels en quiché (en italique) dans le texte français :

« Celui-ci est le premier homme, *Balam-Quitze*; le second est *Balam-Agab*; le troisième est ensuite *Mahucutah* et le quatrième *Igi-Balam*, et ceux-ci sont les noms de nos premières mères et pères. [sic] » (p.199)

Un peu dans le même esprit, mais sans mentionner la traduction de Ximénez, Brasseur de Bourbourg fait le choix de ne pas traduire certains termes, préférant les laisser dans la langue d'origine :

« Je n'ai pu découvrir jusqu'à présent ce qu'était le *pahac*; mais ailleurs je trouve *paac*, sorte d'annonce. » (p.55)

« Quel était l'oiseau appelé ici *Molay*? » (p.140-141)

Brasseur de Bourbourg le laisse tel quel en français.

« Ces fleurs sont toutes de la classe de ce qu'on appelle *chipilin* dans l'Amérique centrale, mot de langue nahuatl dont nous ignorons la traduction française, s'il y en a une. » (p.152)

« Résidu de *noh*, *r'achaknoh*, c'est le nom d'une résine dont il m'a été impossible de découvrir le nom en espagnol. » (p.250)

« Nous traduirons ces titres dans leur ordre lorsque nous le pourrons, mais sans en garantir toutefois absolument l'exactitude. Là où la traduction nous paraît impossible, nous laissons le titre en langue quiché seulement. » (p.341)

Dans certains cas, Brasseur de Bourbourg décide de traduire des termes alors qu'il n'est pas certain de la traduction choisie. À chaque fois, il avertit le lecteur en conséquence, probablement pour prévenir toute critique :

« Cette phrase est d'une extrême difficulté, plusieurs mots étant inusités aujourd'hui. Nous la donnons donc sous toute réserve. » (p.97)

« Ce dialogue est à peu près inintelligible; pour le comprendre il faudrait être initié aux mystères du jeu de paume américain. » (p.152)

« Cette traduction est littérale, mais nous ne croyons pas avoir éclairci le mystère que ces mots enveloppent. À quoi font-ils allusion, c'est ce que nous ne saurions dire. » (p.301)

« Nous traduisons ces titres aussi bien que possible, sans répondre toutefois du sens, tous étant absolument oubliés aujourd'hui. » (p.310)

Parfois, il insiste plutôt sur la difficulté de traduire certains passages, sans doute encore pour excuser toute erreur potentielle :

« Tout ce verset est d'une traduction fort difficile. » (p.84)

« Une difficulté se présente ici et un peu plus bas sur *quiq-holomax*, où il y a un jeu de mots mystérieux qui échappe à la traduction. » (p.188)

« La traduction de ce verset est d'une grande difficulté; Ximenez le passe absolument; il est visible que l'auteur cherchait à embrouiller une matière que son orgueil de race lui permettait à peine de détailler. » (p.325)

Il arrive également au traducteur de *réfléchir tout haut*, peut-être dans un souci de convivialité, pour partager ses pensées avec le lecteur :

« *Ve nima etamanel hun tzak, hun bit*, cette phrase dans le texte est fort obscure et ne paraît pas avoir beaucoup d'à-propos. » (p.65)

« L'étymologie du mot Xibalba est fort difficile à découvrir : j'en dirai tout ce qui pourra aider le lecteur dans ses investigations, sans me décider pour rien. » (p.71)

« Serait-ce la même dont il est parlé dans les traditions mexicaines, celle de Nanahuatl et de Metzli, et qui eut lieu à Teotihuacan. » (p.193)

À propos du passage : « Mais il n'est pas bien clair leur passage sur la mer. [...] l'eau s'étant partagée, lorsqu'ils passèrent. », Brasseur de Bourbourg se pose la question suivante : « N'y aurait-il pas confusion ici de deux traditions distinctes sur le passage de la mer? l'une qui regarde les premiers législateurs dans les temps tout à fait anciens, et l'autre qui a rapport aux tribus quichées? Ces passages ne sont pas moins intéressants que mystérieux. » (p.232-233).

Comme dernier exemple de note de bas de page, nous avons choisi un passage fort intéressant où Brasseur de Bourbourg fait l'étrange choix de ne pas traduire certains termes, ni de les laisser dans la langue d'origine; il décide plutôt de laisser des espaces vides dans le texte. Cette façon de faire est assez inusitée et serait même impensable aujourd'hui, puisqu'elle serait perçue comme une faiblesse du traducteur :

« La plupart de ces mots, entièrement hors d'usage, sont d'une traduction fort difficile, et nous ne sommes pas absolument certains de ceux qui suivent. *Balam-holom*, Tigre-tête; *pich*, oiseau; *queh*, cerf; *macutax*, que nous n'avons pu traduire; *tot*, nom de certains petits coquillages fort fins; *tatam*, intraduisible; *cuz*, qui paraît être un ornement en forme de pommes de pin; *buz*, une sorte de trompette; *caxcon* et *chiyom*, intraduisibles. »

Brasseur de Bourbourg laisse donc de côté ces mots et les remplace par des points de suspension : « [...] le tigre-chef, l'oiseau, le cerf..... les coquilles..... les nœuds de pin, les trompettes..... [...] » (p.295).

En somme, les notes du traducteur viennent compléter et commenter le texte d'origine (la transcription et la traduction de Ximénez), ainsi que sa propre transcription et traduction. Dans la plupart des cas, les notes visent à informer davantage le lecteur et à lui faire comprendre divers éléments présents dans le Popol Vuh. Notons que les notes sont l'entière responsabilité du traducteur et n'engagent pas celle de l'auteur du Popol Vuh. Toutefois, il n'épargne pas son prédécesseur, Ximénez, mais prend soin d'expliquer les changements qu'il a décidé d'opérer dans la version française par rapport à la version espagnole.

Même si les notes sont parfois considérées comme des faiblesses en traduction – Dominique Aury, dans sa préface de *Les problèmes théoriques de la traduction* de Georges Mounin, écrit que « la note en bas de page est la honte du

traducteur » – il faut prendre en considération que l'intention de Brasseur de Bourbourg ne se limitait pas à traduire le Popol Vuh; il voulait avant tout faire connaître l'histoire et la culture quiché. Pour ce faire, il était donc nécessaire d'insérer de nombreuses notes et de ne pas faire preuve de retenue dans ses commentaires. Il voulait évidemment s'assurer d'une bonne lecture du texte, en toute connaissance de cause de la part du lecteur. À ce sujet, Genette (1987, 323) écrit que « les notes appelées peuvent déborder le mot ou la phrase qui les appellent ». Les notes de Brasseur de Bourbourg débordent très souvent, et cela a été fait avec un objectif bien précis, que nous résumons encore une fois par les propos de Genette (1987, 330) : « Si la note est une maladie du texte, c'est une maladie qui, comme quelques autres, peut avoir son "bon usage" ».

Conclusion

Lorsque nous avons entamé ce projet de recherche, notre objectif n'était pas d'évaluer la qualité du travail de Brasseur de Bourbourg en tant que traducteur du Popol Vuh, mais plutôt de faire la lumière sur ce qui entoure cette traduction. Pour ce faire, nous avons déterminé ce qui a motivé Brasseur de Bourbourg à effectuer sa traduction, nous avons identifié les buts qu'il s'était fixés et les outils auxquels il a fait appel pour les atteindre. Pour mener à bien cette recherche, nous avons analysé en détail les éléments de paratexte à notre disposition, ce qui nous a permis de trouver des réponses aux questions que nous nous posions.

Il nous a semblé clair, comme nous l'avons démontré, que la principale intention du traducteur était de faire connaître ce texte qui, pour lui, était fondamental pour comprendre l'Amérique préhispanique. Pour obtenir un bon accueil et une lecture pertinente, il a principalement fait appel à deux outils forts efficaces, soit la préface et les notes de bas de page, deux éléments paratextuels définis par Genette et Lane.

Dans la préface, Brasseur de Bourbourg décrit en long et en large la culture des Amériques, et démontre que les détracteurs de ce continent ont tort. D'ailleurs, il n'hésite pas à les qualifier d'« ignorants » (p. CLXXXV). Son objectif est justement de remettre les pendules à l'heure et, par de nombreux exemples, il présente le continent sous son meilleur jour, sans toutefois occulter certains des éléments qu'il considère les moins glorieux, comme l'anthropophagie et les guerres sanglantes. Pour mettre le lecteur en confiance, le traducteur fait état de ses aptitudes linguistiques et de sa grande connaissance du continent, ainsi que de son appartenance à divers groupes d'érudits, comme la *Société de Géographie de Mexico* et la *Société d'Ethnographie de Paris*. Qui plus est, il parle de ses

nombreux voyages dans la région et des liens privilégiés qu'il entretient avec les populations locales.

Selon Genette, les deux objectifs de toute préface sont d'amener le lecteur potentiel à lire le texte et lui suggérer un mode de lecture. La préface de Brasseur de Bourbourg, notamment en raison de son ampleur (283 pages), aurait difficilement pu passer à côté de ce deuxième objectif. En effet, le traducteur nous renseigne sur les origines des sociétés américaines, sur leurs cultures et leurs langues, et explique à maintes reprises qu'il est nécessaire de se faire un portrait d'ensemble du continent, et de le comprendre, pour bien lire le Popol Vuh. Toutefois, la longueur de la préface est en quelque sorte une arme à double tranchant, puisque seuls les lecteurs les plus persévérants la liront en entier. Il n'est donc pas acquis que le traducteur réussisse à amener le lecteur potentiel à lire son ouvrage. Brasseur de Bourbourg en est conscient, ce pour quoi il précise que son ouvrage s'adresse à l'*Europe savante*, au risque de restreindre son lectorat. Il explique également pourquoi il a rédigé une introduction aussi longue, soit (p. XV) « [...] aider le lecteur [...] à embrasser d'un coup d'œil les fondements de l'histoire et des théogonies antiques du continent occidental. » Évidemment, il faudra au lecteur plus qu'un simple « coup d'œil » pour passer à travers la préface, mais force est d'admettre que le lecteur intéressé à élargir ses connaissances sur l'Amérique n'a pas à mener sa propre recherche, puisque Brasseur de Bourbourg lui offre tout ce qu'il est nécessaire de savoir, selon lui, dans un seul et même ouvrage.

En offrant lui-même les informations préalables à la lecture de sa traduction, le traducteur se donne l'avantage de pouvoir choisir quelles informations il transmet au lecteur potentiel, et ce, dans l'objectif d'orienter ou de guider le lecteur dans une certaine direction. À cet égard, Lane (1992, 17) affirme que le paratexte peut modifier les représentations ou systèmes de croyances des lecteurs et les

orienter dans une certaine direction. C'est justement ce que tente de faire Brasseur de Bourbourg en démontrant que la culture autochtone des Amériques n'est pas « primitive », comme l'ont laissé entendre bon nombre de ses prédécesseurs, mais qu'elle se compare parfois même avantageusement à la culture européenne. Et c'est pour prouver le degré d'avancement et la qualité littéraire des Amériques que Brasseur de Bourbourg veut offrir le Popol Vuh au monde entier, et plus précisément à l'*Europe savante*.

Au-delà de la préface, qui est sans contredit l'élément de paratexte le plus imposant et le plus intéressant à ce titre, le traducteur a inséré de nombreuses notes. Ces dernières diffèrent de la préface de par leur emplacement en bas de page dans la traduction. Elles constituent donc les éléments de paratexte les plus près du texte. Elles ne visent pas à inciter le lecteur potentiel à lire l'ouvrage, mais s'adressent plutôt à un lecteur déjà acquis, qui est en train de lire la traduction. Les notes servent essentiellement à apporter des précisions sur le texte et ne correspondent pas au texte d'origine, ce pour quoi elles sont placées en dessous de la traduction. Elles sont néanmoins fort importantes pour Brasseur de Bourbourg, dont le travail ne se limitait pas à traduire et à faire connaître le Popol Vuh, mais aussi à faire comprendre l'Amérique à ses lecteurs. C'est essentiellement dans ce but que le traducteur a inséré de nombreuses notes. Les notes à caractère linguistique visent à nous renseigner sur la langue quichéenne et sur les difficultés qu'elle pose en matière de traduction. D'autre part, le traducteur a également inséré de nombreuses notes nous apportant des compléments d'information en matière de culture, d'histoire, de géographie, de botanique, de faune et de religion. De façon générale, les notes visent à assurer que la lecture soit bonne, et Brasseur de Bourbourg atteint cet objectif.

Le principal défaut du paratexte du Popol Vuh de Brasseur de Bourbourg, si l'on se fie à la définition qu'en donne Genette, réside dans la quantité

d'informations présentées. Bien que la préface et les notes soient intéressantes, elles risquent fortement de ne pas être lues par le lecteur moyen. Par ailleurs, le lecteur qui s'aventure dans la lecture de l'ensemble du paratexte risque d'y passer plus de temps qu'à la lecture de la traduction à proprement parler. À ce titre, le paratexte risque de porter ombrage à la traduction et de se constituer en écran, tel que l'indique Genette (1987, 413).

En somme, Brasseur de Bourbourg veut donner à son lectorat le plus d'outils possible pour bien lire le Popol Vuh. Il en fait peut-être un peu trop en l'inondant d'informations sur le continent dans son ensemble. À sa défense, il importe de préciser que l'histoire ancienne des Amériques était encore peu connue à la fin du 19^e siècle et que les documents n'étaient pas aussi faciles d'accès qu'aujourd'hui. Il y avait beaucoup à faire à l'époque, et Brasseur de Bourbourg s'est donné comme objectif de combler les lacunes. À cet égard, il se qualifie lui-même de précurseur. En voulant bien faire, il aura peut-être perdu des lecteurs potentiels, principalement en raison de la longueur de son propos, mais ceux qu'il a su conserver en sont sortis plutôt bien informés.

Depuis Brasseur de Bourbourg, le Popol Vuh a été retraduit à maintes reprises, et chaque traduction s'inscrit dans un contexte précis. Il est donc inévitable que chaque traducteur « laisse, qu'il le veuille ou non, son empreinte dans le texte. » (Cormier et Bastin, 2010, 33). Le contexte change, notre vision du monde et notre lecture des documents aussi. Les paradigmes d'écriture et de traduction changent également. C'est justement pour cette raison qu'aucune traduction n'est définitive. Comme le précise Jean Delisle (2005, 847), « [...] les traducteurs sont condamnés à réviser sans fin leurs propres traductions et à refaire celles de leurs prédécesseurs ».

Selon Bastin (2009, 2), l'étude du paratexte « constitue une tâche primordiale pour l'historien de la traduction et les spécialistes de la genèse des textes et des traductions [...] ». Cette tâche bien accomplie donne au lecteur un esprit critique qui lui permet de voir au-delà du texte. Cet esprit critique devrait servir non seulement à la lecture des textes traduits, mais aussi aux versions originales. Le lecteur au fait de tout ce qu'implique le paratexte est un lecteur averti, ce qui ne peut que rehausser la qualité de la lecture qu'il fait de tout texte.

Bibliographie

Alliance biblique française (2008). *La traduction de la Bible en français*. Repéré le 27 mai 2010 à www.la-bible.net/page.php?ref=traductions.

Arthus-Bertrand (2010). *Il était une fois deux officiers*. Repéré le 29 juillet 2010 à www.arthus-bertrand.com/fr/la-maison-arthus-bertrand/histoire/deux-officiers.php

Bandelier, A.F. (1907). « Charles Étienne, Abbé Brasseur de Bourbourg ». Dans *The Catholic Encyclopedia*. New York : Robert Appleton Company. Repéré le 5 août 2010 à www.newadvent.org/cathen/02743a.htm

Bastin, G. L. (sous presse). « Traduction et histoire. Les indispensables paratextes ». Dans J. C. de Miguel et C. Hernández Sacristán (dirs.), *Hommage à Brigitte Lépinette*. València : Universitat de València.

Brasseur de Bourbourg, C.É. (1861). *Popol Vuh. Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*. Paris : Arthus Bertrand.

Cauty, A. (1998). « Lire et faire parler un texte. Par qui et comment les pages 24 à 29 du Codex de Dresde peuvent-elles être traduites? » Dans *Amerindia* n° 23, Paris : AEA, p. 139-172. Repéré le 18 novembre 2010 à http://celia.cnrs.fr/FichExt/Am/A_23_08.htm

Chávez, A. I. (1981). *Popol Wuj: Poema mito-histórico kí-chè*. Quetzaltenango, Guatemala : Centro Editorial Vile.

Christenson, A. J. (2003). *Popol Vuh: Sacred Book of the Quiché Maya People*. Norman : University of Oklahoma Press.

Colop, S. (1999). *Popol Wuj: versión poética K'iche'*. Quetzaltenango, Guatemala : Editorial Cholsamaj.

Cormier, M. et G. L. Bastin (2010). *Profession traducteur*. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal.

Delisle, J. (2005). « Les nouvelles règles de traduction du Vatican ». Dans *Méta, Le prisme de l'histoire* 50(3). 831-850.

DesRuisseaux, P. (1987). *Popol Vuh. Le livre des événements, Bible américaine des Mayas-Quichés*. Montréal et Paris : VLB Éditeur et Le Castor Astral.

Edmonson, M. S. (1971) : *The Book of Counsel: The Popol Vuh of the Quiche Maya of Guatemala*. La Nouvelle-Orléans : Middle American Research Institute.

EFE (2009, 8 mars). « Hallan friso maya que representa a héroes del Popol Vuh ». Dans *El Universal*. Repéré le 2 juin 2010 à www.eluniversal.com.mx/notas/582038.html.

Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris : Éditions du Seuil.

Gürçağlar, Ş. T. (2002). « What texts don't tell. The uses of paratexts in translation research ». Dans T. Hermans (éd.), *Crosscultural transgressions: research models in Translation Studies II: historical and ideological issues*. Manchester : St. Jerome.

Lane, P. (1992). *La périphérie du texte*. Paris : Nathan.

Lépinette, B. et A. Melero (éds). (2003). « Historia de la traducción ». Dans Valencia : *Quaderns de Filologia, Estudis Lingüístics VIII*, Universitat de València.

Mounin, G. (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard.

Museo Popol Vuh (2010). *El Popol Vuh*. Guatemala : Université Francisco Marroquín. Repéré le 2 juin 2010 à www.popolvuh.ufm.edu/popolvuh.htm.

Paradis, L. (1993). *Vocabulaire des industries graphiques*. Hull : Bureau de la traduction.

Payàs, G. (2006). « Lorsque l'histoire de la traduction sert à réviser l'histoire ». *TTR, Études sur le texte et ses transformations*, VOL. XIX, N° 2, 2006, P. 15-36.

Pérez de Antón, F. (2009, 15 février). « La nueva traducción del Popol Wuj ». Dans *El Periódico Guatemala*. Repéré le 7 octobre 2010 à www.elperiodico.com.gt/es/20090215/opinion/90996

Sylvain, P. (2000). « Brasseur de Bourbourg, Charles-Étienne ». Dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Repéré le 5 août 2010 à www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?Biold=38977.

Tobin, T. J. (2001). *The Construction of the Codex In Classic- and Postclassic-Period Maya Civilization*. Université Duquesne. Repéré le 2 juin 2010 à www.mathcs.duq.edu/~tobin/maya.

Van Akkeren, R. W. (2003). « Authors of the Popol Wuj ». Dans *Ancient Mesoamerica* 14(2). 237-256.

Watts, R. (2000). « Translating Culture: Reading the Paratexts to Aimé Césaire's *Cahier d'un retour au pays natal* ». Dans *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 13(2). 29-45.

Ximénez, F. (ca. 1703). *Empiezan las historias del origen de los Indios de esta provinçia de Guatemala*. Édition fac-similé électronique. *Popol Wuj online*. Ohio State University Libraries (2010). <http://library.osu.edu/sites/popolwuj>. Repéré le 7 octobre 2010.

Annexes

Annexe 1



Codex de Dresde, page 25

Source : Cauty, A.

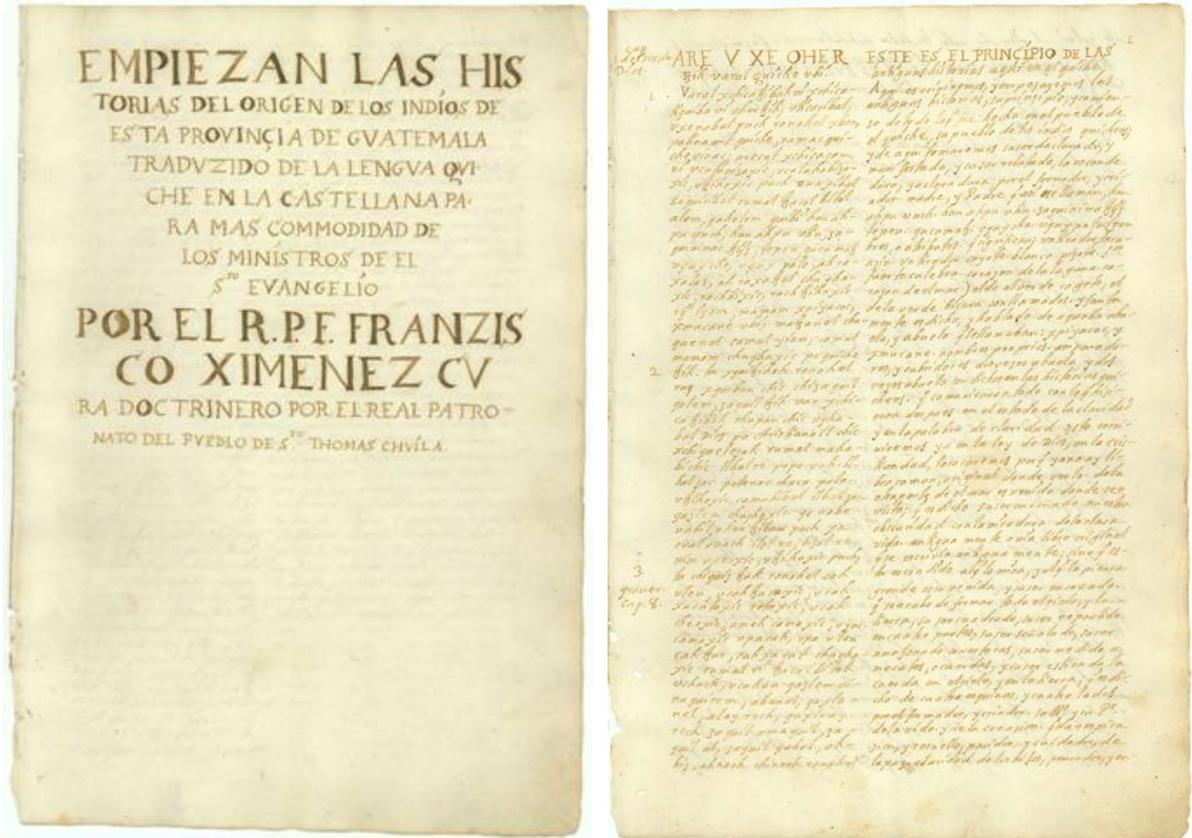
Annexe 2



Carte du Guatemala et de ses régions indiquant l'emplacement du Quiché.

Source : www.all-about-guatemala.com/guatemala-map.html

Annexe 3



Page couverture du manuscrit de Ximénez, ainsi que le folio 1 avec la transcription quiché et la traduction espagnole en regard.

Source : Ohio State University Libraries

Annexe 4

POPOL VUH

PREAMBLE¹

THIS IS THE BEGINNING² OF THE ANCIENT TRADITIONS³ of this place called Quiché.⁴

HERE we shall write.⁵ We shall begin⁶ to tell the ancient stories of the beginning, the origin of all that was done in the citadel⁷ of Quiché, among the people of the Quiché nation.⁸

¹ lines 1-96

² The Quiché word *xé'* (root) is used here to describe the beginning or foundation of the authors' words concerning the history of the Quiché people. The subsequent narrative is thus seen as growing like a plant from this "root" (lines 4-6).

³ The *Popol Vuh* manuscript does not utilize capitalization or punctuation to differentiate sentences. Capitalization is, however, used to mark the beginning of what the authors consider to be the major divisions of their story. In general, only the first word of each new section is capitalized. In this translation, I have marked these divisions by capitalizing the first word of the introductory line where appropriate. In two instances (lines 1 and 97), the entire introductory line is capitalized in the manuscript. Line 1 introduces the preamble of the text, while line 97 is the first line of the body of the story itself.

⁴ The authors at various times refer to the land, the nation, the capital city, and the people themselves as Quiché (K'iche' in the modern orthography of the Maya languages), meaning "many trees" or "forest." The homeland of the Quiché people in western Guatemala is mountainous and heavily forested.

⁵ The authors here state that they are "writing" this history. The people of ancient Mesoamerica (roughly the area of Central Mexico southward to Guatemala, Belize, and parts of Honduras and El Salvador) were the only literate Precolumbian cultures in the New World. Following the Spanish conquest, native Americans were discouraged from using their own ancient writing systems in favor of the Latin script. The manuscript of the *Popol Vuh* was thus written in the Mayan language of the Quichés, but with a European script. It is this set of circumstances that has preserved the *Popol Vuh* in a fully readable form when so many other native American texts were either destroyed or written in an as yet incompletely decipherable glyphic form.

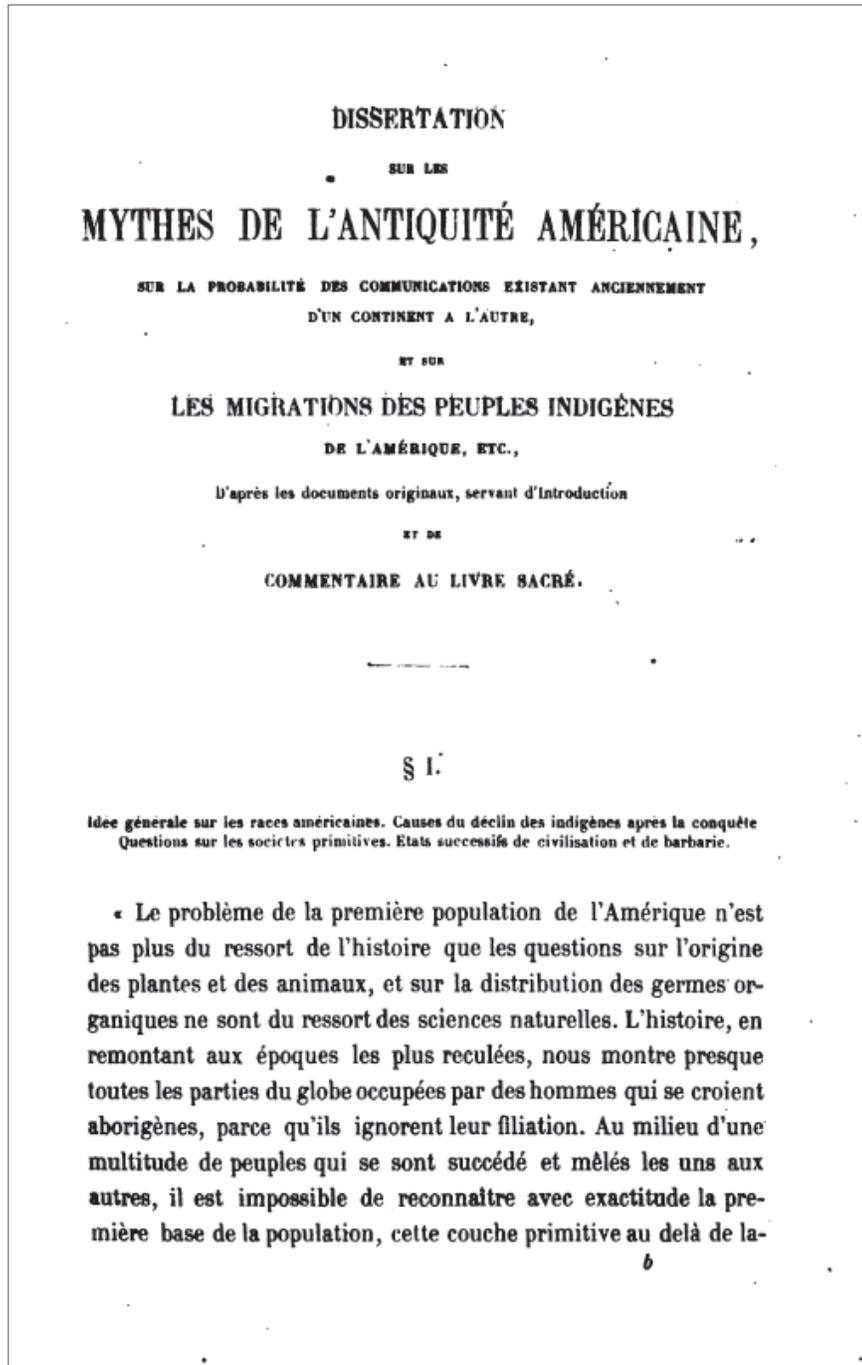
⁶ *Tikib'a'* is literally "to plant." "The beginning," also in this sentence, is therefore literally "the planting."

⁷ Based on *tinamit*, a Nahuatl-derived word meaning "fortified town, citadel, or fortification wall" (Campbell 1983, 85). Although in modern Quiché, *tinamit* simply refers to a town or city, the word is used in the *Popol Vuh* text to specify fortified centers occupied by ruling lineages (Carmack 1981, 23). Here the citadel of the Quiché people is also called Quiché, apparently referring to the heartland region of their nation. This would include the capital city, Cumarcah, as well as its surrounding territory.

Aperçu de la traduction du Popol Vuh de Christenson. On remarque la grande quantité de notes par rapport au texte

Source : Christenson, A. J.

Annexe 5

Première page de la *Dissertation* de Basseur de Bourbourg.

Annexe 6

Titres des chapitres de la *Dissertation* de Brasseur de Bourbourg.

Chapitre I : *Idée générale sur les races américaines. Causes du déclin des indigènes après la conquête. Questions sur les sociétés primitives. États successifs de civilisation et de barbarie;*

Chapitre II : *Origine symbolique des Américains. Questions sur leur berceau. Notions de géographie physique américaine. Distances de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique à l'Amérique. Possibilité des voyages anciens des deux premiers continents à l'autre.*

Chapitre III : *Vents et courants entre l'Afrique ou l'Europe et l'Amérique. Exemples tirés des anciens. Voyages des Irlandais, des Normands en Islande et en Amérique. Recherche du paradis terrestre. Rêves des voyageurs à ce sujet. Légendes du moyen âge.*

Chapitre IV : *Idées des indigènes de l'Amérique sur leur origine. Histoire du déluge, suivant le codex Chimalpopoca. Antique éruption des volcans. Traditions sur les Quinamés ou Géants. Patrie ancienne des Américains, suivant le Livre Sacré;*

Chapitre V : *Premiers mythes nahuas. Arrivée des Toltèques. Leur caractère septentrional. Ils paraissent de la Floride à Panuco. L'empire primitif de Xibalba. Second cataclysme, ouragan et inondation. Traditions sur l'existence première des Nahuas et sur Tamoanchan. Voyages de Votan. Notions sur les divers Tula.*

Chapitre VI : *Idées des anciens sur la forme de la terre et sur les pays transatlantiques. Examen du système relatif au Grand Continent et à la Terre Cronienne de Plutarque. Iles sacrées de Saturne. Autres notions tirées des anciens à ce sujet. Conformité de ces notions avec les traditions indigènes de l'Amérique.*

Chapitre VII : *Populations civilisées de l'Amérique. Leur antiquité. Calendrier nahuatl. Sa corrélation avec les mythes primitifs. Quatre mythes ou personnages principaux, la Grand'mère et le Grand-père, Oxomoco et Cipactonal, Tlatetecui et Xuchicoaca. Queltzalcohuatl, que signifiait-il? Trinité du tonnerre, de l'éclair et de la foudre.*

Chapitre VIII : *Vukub-Cakix, Zipacua et Cabrakan, symboles des géants américains. Xibalba ou l'empire primitif, symbole de l'enfer. Tulan ou Toltecat, cité de la race nahuatl. Rivalités des diverses races. Le jeu de paume, image de leur luttes. Épopée de Hun-Ahpu et de Xbalanqué. Triomphe de la race nahuatl.*

Chapitre IX : *Quatrième création de l'homme. La caste sacerdotale et guerrière. Description de Tulan d'après les traditions indigènes. Émigrations des tribus de la race nahuatl. Tribus qui retournent vers le nord. Leur retour vers l'Anahuac.*

Chapitre X : *Migrations anciennes à l'ouest et à l'est du Mississipi et aux Florides. Populations de ces contrées au temps de la conquête. Leur état social. Coutumes et religion des Natchez. Monuments antiques aux États-Unis. Pyramides, enceintes, tumuli, etc. bâtis par un peuple inconnu. Les Allighewi; traditions à leur sujet.*

Chapitre XI : *Les Caraïbes et les populations du Nouveau-Mexique. Constructions étonnantes de cette contrée. Les Néo-Mexicains au temps de la conquête. Pays de Cibola et des Sept-Villes. Religion et mœurs primitives. Antiquité De ces peuples. Anciens rapports avec les Toltèques. Aztlan-Chicomozloc. Les Mexicains du XI^e siècle. Invasions récentes. Les Apaches; leur caractère destructeur.*

Chapitre XII : *Décadence universelle des races américaines au temps de la conquête. Classement de celles de l'Amérique méridionale. Migrations centro-américaines au sud-est, sur l'isthme de Panama et au Darien. Les caraïbes issus de la race nahuatl. État social de nations caraïbes du Darien aux bords de l'Orénoque. Caractère de la race caraïbe. Son influence sur les populations de l'Amérique méridionale. Anthropophagie religieuse. Déchéance des nations anthropophages.*

Chapitre XIII : *Origine antique du Pérou. Écritures et chronologie. Premières émigrations. Arrivée des Chimus ou Géants. Leur migration vers les montagnes, puis à la côte. Invasions étrangères. Ruine de la dynastie primitive du Pérou. Période inconnue jusqu'aux Incas. Réforme religieuse et sociale opérée par ces princes. Traditions antiques de Tiahuanaco et du lac de Titicaca. Les Viracocha. Illa-Ticci et Con-Ticci-Viracocha. Pacaric-Tambo et le Tonacatepetl. Les quatre Ayar, souvenir des traditions nahuas. L'Inca Virococha. Culte de Con chez les Chibchas. Traditions et institutions toltèques au Bogota et au Zenu.*

Chapitre XIV : *Traditions du Livre Sacré locales au Guatemala. Expéditions de Xbalanqué contre Xibalba. Migrations des tribus de Tamub et d'Ilocab. Titres anciens des tribus guatémaliennes. Etat des nations guatémaliennes au XI^e siècle. Commencement des nations de la langue quiché. Leurs conquêtes. Etablissement de la monarchie quiché. Cotuba, Balam-Conaché, Gucumatz et Quicab, les plus célèbres de ses rois. Abaissement de l'Aristocratie au Quiché.*

Annexe 7 – Illustrations

a. Explications des planches et placement des cartes de Brasseur de Bourbourg

— 367 —

queur-d'Épines, mythe nahuatl, pag. cxxxvii, 2.	Vaincu par Hun-Ahpu, pag. cxxvii, 33. — Son analogue au Pérou, pag. ccxliii. — Le mythe existant encore au Guatemala, pag. ccliii, ccliv.
ZAPANA (INCA), nom d'un conquérant, donné comme le fondateur de la dynastie des Incas au Pérou, pag. ccxxx.	ZOQU'I, nation de l'Etat de Chiapas, pag. clvii. — Affinités de sa langue, pag. cxcix.
ZENU, région située aux bords du fleuve Magdalena, non loin du golfe d'Urraba, son gouvernement de trois, pag. ccxlix. — Ses tombeaux, <i>ibid.</i>	ZOTZIL, nation de l'Etat de Chiapas, pag. clvii. — Son origine, pag. clviii.
ZIBAK, moelle d'un jonc, dont se fit la femme, suivant le <i>Livre Sacré</i> , pag. cxxiii, 24, 27.	ZOTZLEM. Voir le mot TZINACANTLAN.
ZIPACNA, nom du fils aîné de Vukub-Cakix, mythe antique, symbole des géants américains, pag. cxxvi, 35. —	ZUNI, nom d'une tribu au Nouveau-Mexique, pag. clxi, note 1, clxxv.
	ZUQU'I, nom d'un souterrain construit par Volan, pag. cvii.

FIN DE LA TABLE.

EXPLICATION DES PLANCHES.

N° 1. Le vase antique représenté dans la planche qui fait face au frontispice a été trouvé dans l'Etat d'Oaxaca au Mexique; il paraît appartenir à la civilisation zapotèque. D'après les explications du père Fabregat, le sujet ferait allusion à Tetzcatlipoca, et les lunettes placées devant les yeux de cette divinité seraient un symbole de la providence. Le dessin en a été fait en ma présence par M. Edouard Pingret à Mexico.

N° 2. La gravure de la page LXIX représente une sorte de galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra, dans le Rio-Negro, un des affluents de l'Amazone: elle appartient au voyage de M. R. H. Schomburgh dans la Guyane, exécuté en 1838 et dont le journal a été inséré dans le *Bulletin de la Société de*

géographie de Londres, vol. x, de l'année 1844. J'ai cru qu'il serait intéressant de reproduire cette gravure à propos de la navigation des anciens Américains.

N° 3 et 4. Les deux petites gravures de la page LXXV reproduisent deux sujets des peintures qui existent dans un des édifices de Chichen-Itza, dans l'Yucatan: c'est également à propos de la navigation américaine que l'idée m'est venue de les placer ici, quoiqu'elles n'aient pas un rapport tout à fait direct avec les pages où elles sont intercalées. Quant à la gravure du titre, elle offre les symboles de deux Quetzalcohuatl, d'après une pierre sculptée servant d'anneau enchâssé dans la muraille d'un Jeu de paume à Chichenltza. Voir la page cxx et note 2.

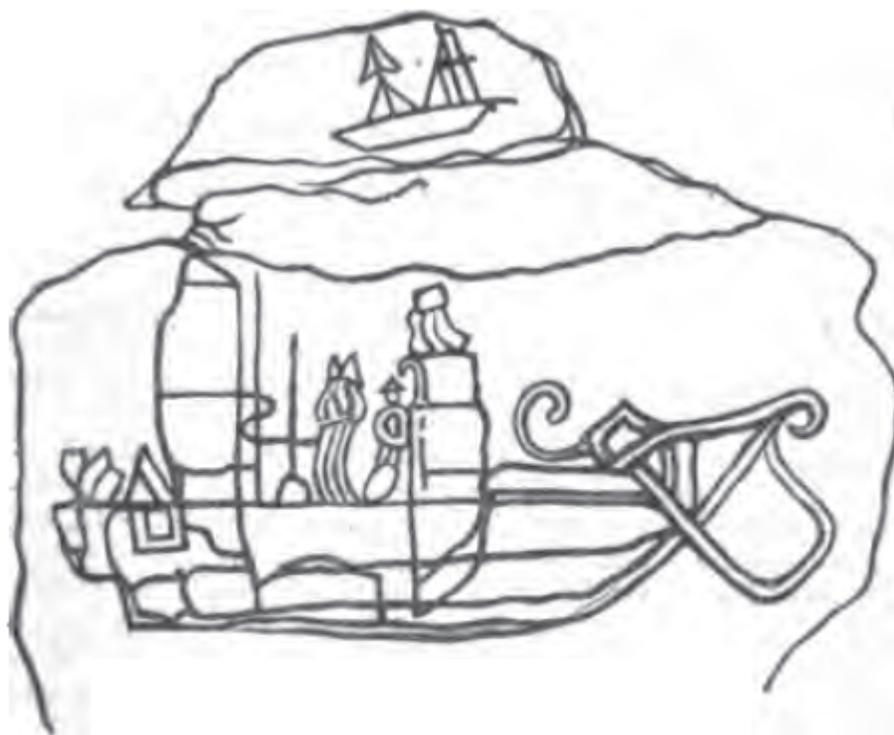
PLACEMENT DES CARTES.

La carte de l'Amérique centrale doit être placée de manière à faire face à la page cxxx. Celle de la Nouvelle-Grenade et du Pérou de manière à faire face à la page ccxxi.

b. Illustration placée face au frontispice



c. Illustration à la page LXIX

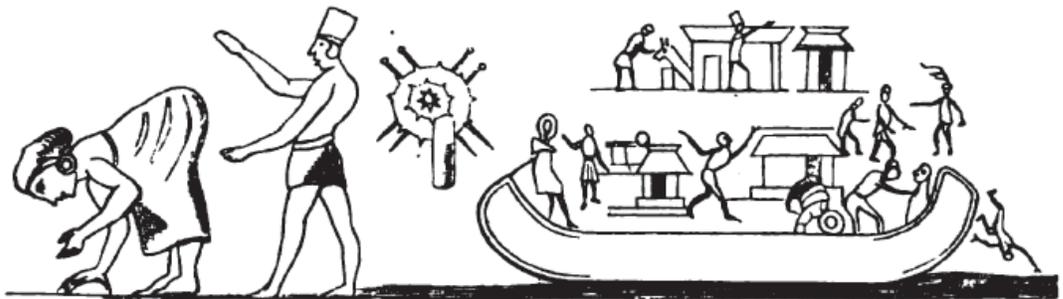


Galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra, dans le Rio-Negro, affluent de l'Amazone.

d. Illustrations à la page LXXV



Peinture antique à Chichen-Itza, dans l'Yucatan.



Peinture antique à Chichen-Itza, dans l'Yucatan.

e. Carte face à la page CXXXI

